

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

France et Russie

Un télégramme du Tsar.

L'Empereur de Russie a adressé au Président de la République la dépêche suivante :

Zarkoe Stawki, 6 septembre.

*Le Président de la République,
Paris.*

Me mettant aujourd'hui à la tête de mes vaillantes armées, j'ai particulièrement à cœur de vous adresser, Monsieur le Président, les vœux les plus sincères que je forme pour la grandeur de la France et la victoire de sa glorieuse armée.

NICOLAS.

Réponse du Président.

Le Président a répondu en ces termes au Tsar :

Paris, 7 septembre.

*Sa Majesté l'Empereur de Russie.
Zarskoe Stawki.*

Je sais qu'en prenant Elle-même le commandement de ses héroïques armées, Votre Majesté entend poursuivre énergiquement jusqu'à la victoire finale, la guerre qui a été imposée aux nations alliées. Je lui adresse, au nom de la France, mes souhaits les plus chaleureux.

RAYMOND POINCARÉ.

MM. POINCARÉ ET MILLERAND aux armées

Le Président de la République, accompagné du ministre de la guerre, a quitté Paris vendredi et y est rentré lundi matin, après avoir visité en détail les services de l'arrière.

Il s'est, d'abord, rendu dans une ville de l'intérieur, où sont installés une station-magasin, un entrepôt frigorifique et un entrepôt d'effets. Il y a longuement examiné les boulangeries, les ateliers, les dépôts de braises et de bois, les meules à fourrages, les dépôts d'essences, d'huiles et de graisses, les étuveuses, la tonnellerie ; il s'est fait rendre compte du fonctionnement de tous les services et, en particulier, de la formation des trains de denrées.

De là, il a gagné la zone des armées et a visité des gares régulatrices, où il a inspecté la formation des trains de ravitaillement, la répartition des colis des corps, le service postal et le mouvement des permissionnaires. Il a vivement félicité le personnel militaire et le personnel militarisé de leur dévouement, de leur vigilance et de leur ponctualité.

Le Président et le ministre ont ensuite visité, le samedi et le dimanche, des réserves

ves du génie, des parcs d'artillerie, des hôpitaux d'évacuation, des groupes automobiles, des sections sanitaires, des ateliers où se fabriquent des engins de tranchées, des travaux de chemins de fer et des parcs automobiles.

Sur la présentation du général Joffre, et sur la proposition du ministre, le Président a remis des décorations à des agents militarisés des chemins de fer, qui avaient fait preuve d'un mérite particulier.

LE GÉNÉRAL JOFFRE sur le Front italien

Répondant à l'invitation qui lui en avait été faite, le général Joffre s'est rendu récemment en Italie où il a été présenté à S. M. le roi Victor-Emmanuel.

En conférant au commandant en chef la grand'croix de l'ordre militaire de Savoie, la plus haute des distinctions militaires de l'Italie, Sa Majesté a bien voulu donner une nouvelle marque de son estime pour l'armée française.

Le général Joffre, au cours des journées qu'il a passées sur le théâtre des opérations a fait la connaissance du général Cadorna et de quelques-uns des généraux placés à la tête des armées ou des corps d'armées.

En parcourant le front avec S. M. le roi et le général Cadorna, le commandant en chef a pu se rendre compte des progrès réalisés, grâce à la vaillance de nos alliés et de l'effort considérable déjà accompli et constater la belle attitude et la superbe tenue des troupes italiennes.

Le général Joffre est arrivé à Turin vendredi dernier ; il a été reçu à la gare de Turin par le général Porro, sous-chef d'état-major général qui l'attendait en grand uniforme.

Dès l'arrivée du train qui amenait le général, Joffre et sa suite, le général Porro est monté dans le train et a reçu du général Joffre un cordial accueil.

Le train est ensuite allé jusqu'à Milan, où le général Joffre et le général Porro sont descendus pour se rendre ensemble au commandement suprême.

A son arrivée à Udine, le général Joffre fut reçu avec une affectueuse cordialité par le général Cadorna et présenté ensuite au roi.

Durant sa courte présence, il a visité les parties les plus intéressantes du front italien : il fut partout l'objet de manifestations enthousiastes et exprima sa sincère satisfaction et son admiration en constatant les excellents résultats acquis en dépit des formidables difficultés du terrain et de la longue préparation de l'ennemi.

Le général Joffre est arrivé lundi soir à Modane après deux journées passées sur le front italien. Il était de retour au grand quartier général mardi matin. De Modane il a adressé au général Cadorna le télégramme suivant :

Je quitte le sol de votre beau pays après y avoir vécu deux journées dont je garderai le fidèle et reconnaissant souvenir.

Il m'est extrêmement agréable de vous remercier de l'accueil particulièrement cordial que j'ai reçu de vous et de vos collaborateurs à tous les degrés.

Je vous prie d'être mon interprète auprès de S. M. le roi et de lui exprimer toute ma respectueuse gratitude pour la bienveillance très grande qu'il lui a plu de témoigner, pendant son séjour, au commandant en chef des armées du Nord et du Nord-Est de la République française.

Auprès de Sa Majesté et à vos côtés, j'ai été heureux de passer sur le front italien au contact de vos superbes troupes, ces heures rapides qui laissent dans mon esprit la plus forte et meilleure impression.

Fraternellement unie à l'armée française qui applaudit chaleureusement à vos premiers et brillants succès, l'armée italienne marche d'un pas sûr à la victoire définitive que les nations alliées sauront remporter ensemble, d'un même élan et d'un même cœur, pour la liberté et la civilisation.

Les journaux italiens remarquent que le gouvernement français, en envoyant le général Joffre en Italie, a répondu ainsi à la visite faite par le général Porro en France, mais ils ajoutent que l'autorité et la situation du général Joffre prêtent à sa visite un caractère qui dépasse celui d'un simple acte de politesse.

Le Général Cadorna

Le généralissime italien Luigi Cadorna est entré à dix ans au Collège militaire de Milan d'où il passa à l'Académie de Turin. Il n'avait pas encore dix-huit ans, lorsqu'il fut admis aux examens de lieutenant. Il sortit le premier de la grande école qui a donné à l'Italie nouvelle ses meilleurs chefs militaires. Il passa dans le corps de l'état-major, et il fréquenta, ensuite, les cours supérieurs de l'Ecole de guerre. Une grande ardeur dans l'étude marqua l'existence du jeune officier : il consacrait ses loisirs à lire des livres d'histoire et de philosophie et à étendre, au delà des limites fixées à l'éducation militaire, sa propre culture.

Cette culture large et profonde lui inspira une ardeur de réforme, le jour où il eut la liberté de la manifester. Les anciens n'ont pas oublié la stupeur que Cadorna provoqua parmi les chefs d'un régiment d'infanterie où il fut nommé major, en 1883. Il introduisit une véritable révolution dans l'enseignement de la tactique.

En 1886, Cadorna fut attaché au commandement d'un corps d'armée, dont le général Pianell était le chef.

Nommé colonel en 1892, Cadorna, qui avait alors quarante-deux ans, reçut le commandement d'un régiment de bersaglieri, le dixième, où son passage a laissé des traces assez profondes. On s'y souvient encore de la discipline inflexible qu'il y faisait régner. Elle était acceptée par tous avec joie, car elle était caractérisée par un souci constant

d'être juste envers tous et de reconnaître le mérite et la bravoure, partout où ils se manifestaient.

Major général, six ans plus tard, il publia un manuel de règlement qui, pour les officiers de l'infanterie, est un modèle du genre.

Le général Cadorna, en 1910, fut nommé commandant du corps d'armée de Gênes.

De toute sa carrière, la période sur laquelle reviennent en ce moment le plus volontiers ceux qui le connaissent, c'est l'époque qu'il a passée à côté du général Pianell à Vérone. Ce fut alors qu'il put connaître et étudier, pas à pas, tous les coins de la frontière autrichienne. Et lorsque la préparation de la campagne actuelle a commencé, dans les conseils de généraux, chargés d'en établir les lignes définitives, il a étonné ses interlocuteurs par la promptitude avec laquelle il indiquait les différentes positions créées ou à créer, énumérant avec une sûreté impeccable les difficultés et les avantages naturels du moindre passage.

Le général Cadorna est un modeste; simple, sobre, austère et poli à la fois. Il a le regard ferme de celui qui voit et suit de loin un grand projet et qui, cependant, ne se laisse pas distraire des détails. Il est adoré par ceux qui l'approchent. On devine en lui, dès le premier abord, dans ses gestes et dans sa démarche, une volonté décidée, servie par la vigueur du corps.

Ses soixante ans n'ont pas encore blanchi ses cheveux et n'ont nullement fait flétrir sa taille. Rien en lui du masque conventionnel et traditionnel du général de parade; il n'a ni les lignes, ni l'expression de dureté qui passaient autrefois comme indispensables pour le génie du commandement. Cela ne l'a pas empêché de montrer, dans des cas difficiles, toute la ténacité nécessaire. Cette ténacité, il l'a déployée, surtout, pour permettre aux armées italiennes de passer de l'état de chaos, dans lequel il les avait trouvées, à celui dans lequel nous les avons vues aborder leurs tâches.

Lorsque, au mois d'avril, dans une entrevue décisive, à la veille de prendre des engagements diplomatiques d'une importance capitale, M. Salandra demanda au chef de l'état-major son avis suprême, il reçut cette réponse : « Fixez votre date... » La date fut arrêtée. Elle fut peut-être même enregistrée dans un protocole diplomatique. Le général Cadorna avait promis : il fut exact au rendez-vous.

Confiance !

Dans sa séance du 1^{er} août, à l'occasion de l'anniversaire de la déclaration de guerre, le conseil municipal du Vésinet avait envoyé au général Joffre et aux armées françaises, au nom des habitants de la commune, une adresse de félicitations.

Le généralissime a répondu par la lettre suivante, adressée à M. Gaston Rouvier, maire du Vésinet :

Monsieur le maire,

J'ai bien reçu l'adresse que le conseil municipal du Vésinet a votée et que vos administrés ont bien voulu signer à l'occasion de l'anniversaire de la déclaration de guerre.

Je vous remercie, au nom de l'armée, de ce témoignage de confiance, dont l'honneur revient pour la plus grande partie à nos vaillants soldats.

Confiant plus que jamais dans la victoire finale, je vous prie d'agréer, monsieur le maire, l'assurance de ma parfaite considération.

Le commandant en chef,
J. JOFFRE.

Faits de guerre DU 3 AU 7 SEPTEMBRE

Artois.

Pendant cette période lutte d'artillerie particulièrement violente dans le secteur de Lorette et de Neuville et dans la région comprise entre Roquincourt (nord d'Arras) et Agny-Wailly-Bretecourt (sud d'Arras). Le 6 septembre, dans le secteur au nord d'Arras, nos batteries ont causé de gros dommages aux tranchées allemandes. Dans la nuit du 6 au 7, lutte à coups de bombes et de pétards autour de Neuville et de Souchez.

Entre Somme et Aisne.

Bombardement violent et réciproque, notamment dans les environs de Roye (Fouques-Court-Dancourt-Ti-Loy) ainsi qu'entre l'Oise et l'Aisne, secteurs de Quenneries, de Vic et de Nouvron. Dans ces régions, au cours de la nuit du 4 au 5, pendant des actions réciproques d'artillerie et d'engins de tranchée, nos batteries ont fait faire en plusieurs points celles de l'ennemi.

Dans la nuit du 4 au 5, lutte de mines particulièrement active sur les bords de la Somme, aux environs de Frise.

Champagne et Argonne.

En Champagne, duels d'artillerie au nord du camp de Châlons (régions d'Auberive-sur-Suippe, Souain, Perthes, Beaufort). Dans la journée du 4, combats à coups de bombes et de grenades. L'ennemi, répondant à nos tirs de destruction dirigés contre ses tranchées et ses ouvrages, a lancé sur Reims une centaine d'obus; on ne signale pas de victimes.

Les combats d'artillerie se poursuivent en Argonne. Dans la nuit du 3 au 4, nous avons fait exploser, aux environs de Vanquois, plusieurs mines qui ont sérieusement endommagé les travaux de l'ennemi. Le 4, combats à coups de grenades et de bombes sur la lisière occidentale. Dans la nuit du 5 au 6, lutte de mines aux Courtes-Chausses.

Woëvre, Lorraine et Vosges.

En Woëvre, dans les journées des 4, 5, 6 et 7 septembre, canonnade réciproque en forêt d'Apremont et au nord de Flirey.

En Lorraine, le 3 septembre, violentes actions d'artillerie dans la vallée du Rembaois et aux environs de Gondrexon et de Chazelles. Le 4, canonnade près de Leintrey. Le 6, vif duel d'artillerie au nord de Girey.

Dans les Vosges, le 3, canonnade dans les régions de Lessieux et du Barrenkopf. Dans la nuit du 4 au 5, l'intervention de notre artillerie a arrêté une fusillade allemande devant nos positions du Lingé. Dans la journée du 6, au Sehratzmaennele et à l'Hartmannswillerkopf, lutte à coups de grosses bombes. La nuit suivante, vive activité des deux artilleries dans la région de Lusse.

FRONT RUSSE

A l'entrée du golfe de Riga, des hydravions éclaireurs ennemis ont paru à plusieurs reprises, le 3 et 4 septembre, au-dessus du détroit d'Irben, jetant des bombes sur les torpilleurs russes. Ceux-ci, chaque fois, les ont chassés à coups de canon.

Sur la rive gauche de la Dwina, les Allemands ont amené des renforts et dirigé leurs principaux efforts pour forcer le fleuve dans la région de Friedrichtstadt. Par suite de leur supériorité, celles des forces russes qui avaient passé sur la rive gauche, près de Linden, ont dû, après un combat opiniâtre, le 3 septembre, repasser sur la rive droite.

Du côté de Riga et de Jacobstadt, les Allemands se sont bornés à entraver l'avance russe.

Vers Vilna, les Russes ont retenu l'ennemi sur ses anciennes positions.

Dans la région de Bourgovany, le 3 septembre ils ont chassé les Allemands du village de Smatnik, faisant plus de deux cents prisonniers, dont des officiers.

Sur le Niémen moyen, dans les régions des bourgs de Meretich et de Peski, les Allemands ont fait des tentatives pour développer leur offensive. Dans cette région, les combats continuent.

Près de Grodno, dès le matin du 3, un chaud

combat a repris; les troupes russes ont pénétré dans la ville, ont enlevé huit mitrailleuses et ont fait environ cent cinquante prisonniers. Elles ont, par ce succès, permis le repliement, sans obstacles, des troupes voisines qui se trouvaient dans des positions trop saillantes par rapport au front général.

L'ennemi a entrepris ses tentatives d'offensive les plus importantes depuis le matin du 5 septembre dans la région de Volkovysk, le long du chemin de fer venant de Sedletz par Hassolda, dans la région de Khomsk et le long du chemin de fer conduisant à Pinsk, dans la région de Drogothine. Toutes ces tentatives ont été enrayerées.

En Galicie, l'ennemi continue à concentrer ses principaux efforts sur les routes de la région de Loutzk vers Dabno et Rovno, où la situation générale reste sans changement.

Lors de leur attaque locale du 5 septembre, près du village de Vorbin, les Russes ont fait prisonniers huit officiers et trois cents soldats.

Le 4 septembre, les Russes ont enlevé dans la région du Sereth quatre mitrailleuses et pris quatre cents soldats.

Au Caucase, dans la région d'Olty, les patrouilles russes ont bousculé les avant-postes de la région du lac d'Akhtzghel, par une attaque à la baïonnette et se sont emparées de leurs tranchées; elles ont passé au fil de la baïonnette au moins deux cents askers et ont enlevé de nombreux trophées.

FRONT ITALIEN

Dans la partie montagneuse du théâtre des opérations, surtout dans la zone du Tonale, du Haut-Cerdevo et du valle di Cencia la progression des troupes italiennes continue.

Le fort Lacorte que l'ennemi avait réussi à réparer en partie, a été de nouveau gravement endommagé.

Deux attaques autrichiennes, l'une dans la valle di Boden, l'autre dans le bassin de Plezzo ont été repoussées le 2 septembre.

Progrès sensibles dans le secteur de Dolcero. Des actions d'une assez grande importance, ont eu lieu le 4 septembre, dans la vallée de l'Adige près de Marco, et dans la vallée de San Pellegrino (Avisio), à un endroit situé à l'ouest de Costabola, où nos alliés ont détruit des retranchements ennemis.

Dans le bassin de Plezzo, des détachements ennemis embusqués sur les pentes du Monte-Rombon, ont été chassés.

Dans la vallée de Koritnica (Haut Isonzo), l'ennemi qui était resté en possession d'un bois, où il harcelait les lignes italiennes, a été dispersé.

AUX DARDANELLES

Depuis la fin d'août, calme dans la zone sud de la péninsule.

Dans la zone nord, plusieurs engagements assez vifs ont permis aux troupes britanniques de réaliser des progrès.

SUR MER

Torpillage d'un paquebot anglais.

Un grand paquebot anglais l'*Hesperian*, a été torpillé sans avertissement, samedi soir, par un sous-marin allemand, au sud de la côte d'Irlande, alors qu'il faisait route vers le Canada.

Après être resté toute la nuit à flot, pendant qu'on le remorquait à Queenstown, le paquebot *Hesperian* a coulé le lendemain matin.

Le nombre des passagers à bord était de 350, parmi lesquels de nombreux blessés canadiens qui rentraient au Canada. L'état-major et l'équipage de l'*Hesperian* comprenaient 250 hommes.

Il y aurait une vingtaine de victimes.

Tous les passagers constatent que le navire a été torpillé sans avertissement. Tout à coup, vers neuf heures et demie du soir, le maitre d'équipage cria : « Un sous-marin par babord avant ! » mais à peine l'avait-il signalé que la torpille touchait le paquebot.

Ce nouvel attentat a été commis au lendemain du jour où l'ambassadeur d'Allemagne à Washington informait le gouvernement américain que, désormais, les paquebots ne seraient plus coulés sans avertissement.

Le *Bordeaux*, un cargo-boat de la compagnie transatlantique, a été coulé à 12 milles au large de l'embouchure de la Gironde.

Les hommes de l'équipage ont été recueillis par un bateau pilote.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ETRANGER

Vieux Souvenirs

En 1870, j'avais neuf ans, et pourtant l'image de la défaite s'est empreinte si profondément dans mon esprit, qu'en fermant les yeux il me semble voir se dérouler de nouveau tous les tableaux tragiques de cette lointaine époque. Tous les jours, nous nous rendions à la préfecture de Colmar, quelques petits camarades et moi, pour recevoir un paquet de dépêches que nous vendions au profit des blessés. En ce temps-là, on ne connaît pas les camelots en province et c'étaient les jeunes volontaires des écoles qui se chargeaient de propager les nouvelles officielles.

Or, le 2 septembre 1870, elles étaient déplorables, ces nouvelles. La veille, l'empereur s'était rendu, avec toute son armée, à Sedan. 250,000 hommes, les plus belles troupes de l'Empire, étaient tombés, presque sans coup férir, entre les mains de l'ennemi, tout surpris de ces succès faciles.

Nous savions déjà, nous autres Alsaciens-Lorrains, que nous étions l'enjeu de cette lutte inégale. Quelle anxiété je lisais sur les visages de ceux qui m'arrachaient des mains le chiffon de papier annonçant notre arrêt de mort ! Je vois encore ces traits tirés, ces larmes silencieuses, ces attitudes mornes et abandonnées.

Et tandis que je poursuivais ma course, le canon se faisait entendre aux portes de Colmar, où quelques gardes nationaux et une section de francs-tireurs essayaient de contenir les troupes allemandes.

Les gardes nationaux, de braves bourgeois qui portaient pour tout uniforme une blouse bleue, un brassard et une casquette, étaient armés de fusils à chien. Peu d'entre eux avaient s'en servir. En allant au-devant de l'ennemi, mon père avait dû mordre la cartouche et charger le fusil de son voisin qui ignorait tout du maniement de son arme. Après un feu de salve, les soldats improvisés étaient retirés, non sans perdre un de leurs camarades, Voulminot, qu'un uhlans avait transpercé de sa lance.

Bientôt les Allemands entraient dans la ville, en file indienne, en criant : « Laden auf ! » (Ouvrez les volets). Un charron, du nom de Wagner, qui s'était élancé sur le premier soldat ennemi, la hache à la main, tombait criblé de balles. Une heure plus tard, un malheureux conscrit que les Allemands avaient surpris portant dans une boîte de fer-blanc sa feuille de route, passait devant la maison de mes parents et était, quelques pas plus loin, lâchement fusillé par les hommes du piquet qui l'encadrait.

Je regis, ce jour-là, ma première leçon de patriotisme. A peine la ville occupée, les Allemands avaient jugé bon de donner un concert au kiosque du Champ-de-Mars. Les allées étaient désertes. Cependant la curiosité avait poussé quelques gamins, dont j'étais, à regarder d'un peu plus près les terribles Prussiens. Or, un musicien m'appela d'un geste impérieux et me contraint à tenir le carton de sa partition. Je crus mon dernier

chance à reprendre à Bruxelles son œuvre d'inépuisable charité, mais on la sépara définitivement des cinq enfants — le plus jeune a deux ans — qu'elle avait dû quitter brusquement lors de son arrestation au mois de mai.

L'or des patriotes. — A Troyes, les versemens ou à la Banque de France ont atteint, à la date du 4 septembre, 5,360,000 fr. A Tulle, ils se chiffrent par 1,260,000 fr., et à Brive ils dépassent également le million.

Dans la petite commune de Combe-de-Lancey, qui ne compte que 400 habitants, a fourni à elle seule 6,370 fr. en pièces d'or. A Rives-sur-Fare, l'huiquier local a recueilli de son côté 83,000 fr.

Et voici un incident émouvant : Soissons était à nouveau bombardé par les Allemands il y a quelques jours, au moment où un agent de la Banque de France y arrivait en automobile. Ce bombardement n'a pas empêché quantité de Soissons de sortir de leurs caves pour aller porter leur or à la succursale de la Banque. Ils ont pu fournir ainsi à la défense nationale une contribution de 15,000 fr. sans qu'aucun d'eux fût atteint par un éclat de bombe. On ne sait trop admirer cet acte de patriotisme qui font époque dans la vie d'un homme.

Heureusement que les musiciens, tenus en respect par le bâton du chef d'orchestre, n'avaient pas eu le temps d'intervenir. La scène s'était passée d'ailleurs si rapidement

que, quand le morceau de musique fut terminé, nous étions déjà loin.

Les Allemands ayant appris qu'un franc-tireur se tenait caché dans un four à briques, mirent le feu au bois qui était préparé pour la cuisson. Le malheureux soldat fut brûlé vif. La ville devait d'ailleurs n'être occupée que provisoirement. Le lendemain, les troupes allemandes la quittaient, ce qui nous permit, trois jours plus tard, d'aller en bande (nous étions une vingtaine de gosses) proclamer la République à Ingersheim, où les paysans, très attachés à l'Empire, nous reçurent à coups de fourche, les mêmes paysans qui, instruits par les événements, dévraient, vingt-huit ans plus tard, m'aider à entrer au Parlement de Berlin, pour y protester contre la tyrannie prussienne.

Ah ! oui, ces dates du 2, du 3 et du 5 septembre, resteront toujours gravées dans ma mémoire, et elles y seront marquées d'une pierre noire.

Bartholdi, le glorieux enfant de Colmar, en avait immortalisé le souvenir dans un de ses plus beaux monuments. Sur la tombe du garde national et du charron qui avaient été tués à l'ennemi, une double dalle de pierre rouge est étendue. Or, un spectre de bronze soulève une de ces dalles et sa main crispée essaye d'atteindre, d'un geste tragique, un sabre-baïonnette. Les Allemands ont respecté ce symbole de la revanche. Bartholdi, comme Déroulède, n'a pas vu l'accomplissement de sa prophétie. Demain, quand la ville de Colmar sera redevenue française, nous laisserons retomber sur les morts de 1870 la dalle à moitié soulevée, et, si une musique française joue la *Marseillaise*, pour fêter la victoire, je me ferai un devoir de grimper sur le terre-plein du kiosque pour tenir le carton du premier piston. Je suis sûr que, cette fois, mon frère, qui vit encore et qui, comme moi, attend avec impatience le jour prochain de la délivrance, ne croira plus devoir m'enseigner le patriotisme à coups de poing.

Abbé WETTERLÉ,
ancien député d'Alsace-Lorraine.

LA GUERRE AÉRIENNE

Le 1^{er} septembre, comme nous l'avons déjà annoncé, quatre avions allemands étaient venus bombarder Lunéville, ville ouverte où il n'y a absolument aucune installation militaire à détruire ; nos ennemis avaient poussé le raffinement jusqu'à viser nettement les quartiers populaires, et jusqu'à choisir, pour effectuer leurs opérations, le jour et l'heure du marché ; aussi les victimes, malheureusement trop nombreuses, furent-elles surtout des femmes et des enfants.

Par mesure de représailles, quarante de nos avions ont bombardé lundi matin la gare, les usines et les établissements militaires de Sarrebruck ; les aviateurs ont pu apprécier que les résultats produits étaient considérables.

Nos avions ont aussi bombardé les casernes de Dieuze et de Morhange.

Sans causer ni pertes ni dégâts, des avions ennemis ont lancé sur Saint-Dié quelques bombes. D'autres en ont lancé, lundi et mardi matin, sur Gérardmer. La tentative de lundi a été sans effet, celle de mardi a fait deux victimes.

A Calais, un avion allemand a été obligé d'atterrir ; les aviateurs sont prisonniers.

Deux hydravions autrichiens ont lancé le 6 septembre des bombes sur la lagune vénitienne sans causer aucun dommage. Un hydro-aéroplane frappé par l'artillerie italienne a dû atterrir. Les deux officiers qui le pilotaient ont été faits prisonniers par les destroyers italiens. L'appareil a coulé.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

La France en Guerre

Sous ce titre, le grand écrivain anglais M. Rudyard Kipling, qui vient de visiter le front français, dit l'admiration qu'il rapporte de son séjour au milieu de nos magnifiques poilus.

Les troupes que nous allions inspecter étaient au repos au fond des caves qui avaient débuté dans la vie comme carrières et que l'armée avait saisies pour s'en servir à sa guise. On trouvait là des couloirs souterrains, des antichambres, des rotundes et des boyaux de ventilation, avec de curieux jeux de lumières entrecroisés, qui peignaient un Goya sous vos yeux dès que vous regardiez un groupe d'hommes en armes.

Chez tout soldat sommeille une vieille fille qui se réjouit de tous les petits arrangements de deux sous qu'elle peut ingénierusement se fabriquer avec rien. La mort, les blessures, ça vient tout seul ; pas besoin de s'en inquiéter ; mais coucher au sec, sur un lit moelleux, et se nettoyer, voilà ce qui demande de l'adresse, de la prévoyance et du goût ; et le Français est glorieusement artiste, homme de goût jusqu'au bout des ongles.

D'ailleurs, les officiers français portent à leurs hommes un amour de mère, que ceux-ci leur rendent en affection fraternelle. Peut-être l'appellation possessive : « Mon général, mon capitaine », aide-t-elle à produire cette impression que nos hommes, à nous, habillent en termes autres et plus brefs. Et ces soldats, comme les nôtres, ont été fondus depuis ces longs mois dans un même creuset. « Inutile de donner la moitié des ordres, disait un officier. L'expérience nous a appris à penser simultanément. » Je crois aussi que si un soldat français a une idée — et ils en fourmillent — son idée arrive plus vite à son officier que chez nous.

L'impression dominante est une impression de santé, de vitalité éclatante ; en outre ils sont racés. Tandis qu'ils se comportaient avec désinvolture, avec laisser-aller, qu'ils semblaient savourer joyeusement, audacieusement cette dure vie, leurs voix, s'interpellant d'un boyau à l'autre autour des piquets d'armes, étaient des voix modelées par la civilisation...

Tout au fond des caves nous trouvons une rangée de petits chenils creusés dans le roc, chacun habité par un chien sage et silencieux. Leur service commence le soir, avec les sentinelles, et au poste d'écoute.

« Et vous pouvez m'en croire, me dit avec un juste orgueil le maître de l'un d'eux : mon camarade connaît la différence entre nos obus et ceux des Boches ! »

Quand nous repartîmes au grand air, nous eûmes occasion de bien étudier la chose. Des voix et des ailes nous rencontraient, nous dépassaient ; un arbre jeune et fort que nous avons noté au passage n'était pas courbé ainsi en travers de la grande allée, quand nous la traversâmes pour la première fois.

— Dites-moi, mon vieux, fit-il, en frappant Hults Kamp à l'épaule, avez-vous jamais eu véritablement soif une fois dans votre vie ?

— Si j'ai eu soif ! répondit le bon gros vieux ; je ne connais que moi pour avoir eu aussi soif ! un jour, il y a vingt ans, après une course à cheval, j'ai bu dix-huit bouteilles de bière sans désemparer...

Je m'en souviendrai longtemps...

— Eh bien ! moi, reprit James Starck, le jour où j'ai eu le plus soif, c'était en Amérique, lors de la construction du Canadian-Pacific. En plein mois d'août, je me suis trouvé, avec ma voiture et mes outils, à dix milles environ de Vancouver, sans une bouteille d'eau, sans une fiole de vin, pas une miette de brandy !... Eh bien ! j'avais tellement soif que j'ai bu, d'un seul coup, un litre plein de vernis.

— Vous n'avez donc pas d'eau ?

— Plaît-il ?

— De l'eau, vous n'en avez donc pas ?

— Ah ! de l'eau ! oh ! si, il dévait y en avoir ; mais, vous savez, mon cher ami, lorsqu'on a une soif comme celle que j'avais ce jour-là, on ne pense guère à se laver

Toujours la même chose, continue l'officier. Vous pouvez aller d'ici en Suisse par ce

boyau, et d'ici au bout, vous trouverez le même fourbi... Ce n'est pas la guerre ça !... — C'est mieux ! fit un autre. C'est tout un peuple qui est mangé, dévoré !... Ils arrivent, remplissent les tranchées — et ils y crèvent, y crèvent, y crèvent... Ils en envoient d'autres, qui crèvent de même. Nous aussi, naturellement ; mais regardez-moi ça !...

Du geste, il indiquait les gros nuages de fumée qui se reformaient sans cesse sur cette grève jaunâtre.

— Voilà la frontière de la civilisation, reprit-il. Ils ont contre eux la civilisation tout entière, ces cochons-là !... Ce ne sont plus les petites victoires de jadis que nous voulons, c'est le Barbar, le Barbar au complet...

La Bouteille de vernis

Le bon gros vieux Hults Kamp, que j'ai beaucoup connu personnellement, et qui était, je peux le dire, l'un des plus joyeux hommes de la Hollande, possédait une fameuse infirmité : il ne pouvait faire vingt pas sans être formidablement altéré.

Si bien qu'il lui arrivait fréquemment, lorsqu'il parcourait un petit mille dans sa journée, de boire jusqu'à trente ou quarante verres de schiedam ; et il n'aurait pas lâché son idée pour la grosse horloge du Parlement.

Cependant il trouva son maître.

Un jour d'été, à Amsterdam, par 75 degrés Fahrenheit au-dessus de zéro, ce bon gros vieux Hults Kamp rencontra, sans s'y attarder le moins du monde (Dieu sait si c'est à cela qu'il pensait !), le terrible mécanicien qui tua une fois, près de Leyde, trois hommes d'un seul coup de barre de fer ; je veux parler de ce satané bougre de James Starck...

Or, comme ils ne s'étaient pas vus depuis trente ans environ, ils burent au moins cent schiedams, avant d'avoir la force de se serrer la main.

— Eh bien ! fit alors Hults Kamp, il fait fièrement chaud, aujourd'hui...

— Certainement, répondit l'autre, voilà bien une heure que j'essaye de me désaltérer, et je ne peux pas y parvenir.

C'est précisément comme moi, reprit le vieux Hults Kamp, cependant je dois avouer qu'une bonne bouteille de schiedam a son charme...

A cette déclaration, l'homme eut une moue qui voulait dire qu'en aucun pays du monde, une bouteille ne pouvait avoir autant de charme que deux, trois ou quatre bouteilles de la même liqueur. Cependant, au bout d'un instant, il continua :

— Dites-moi, mon vieux, fit-il, en frappant Hults Kamp à l'épaule, avez-vous jamais eu véritablement soif une fois dans votre vie ?

— Si j'ai eu soif ! répondit le bon gros vieux ; je ne connais que moi pour avoir eu aussi soif ! un jour, il y a vingt ans, après une course à cheval, j'ai bu dix-huit bouteilles de bière sans désemparer...

Je m'en souviendrai longtemps...

— Eh bien ! moi, reprit James Starck, le jour où j'ai eu le plus soif, c'était en Amérique, lors de la construction du Canadian-Pacific. En plein mois d'août, je me suis trouvé, avec ma voiture et mes outils, à dix milles environ de Vancouver, sans une bouteille d'eau, sans une fiole de vin, pas une miette de brandy !... Eh bien ! j'avais tellement soif que j'ai bu, d'un seul coup, un litre plein de vernis.

— Vous n'avez donc pas d'eau ?

— Plaît-il ?

— De l'eau, vous n'en avez donc pas ?

— Ah ! de l'eau ! oh ! si, il dévait y en avoir ; mais, vous savez, mon cher ami, lorsqu'on a une soif comme celle que j'avais ce jour-là, on ne pense guère à se laver

George Auriol.

AU MAROC

L'exposition de Casablanca qui vient de s'ouvrir, mettra en évidence les beaux résultats obtenus par la colonisation française.

Le 5 de ce mois, l'exposition franco-marocaine a été inaugurée, à Casablanca, par le général Lyautaud, qui revient de sa tournée dans le Tadla. Le succès de cette grande manifestation économique paraît être assuré. Les négociants de Fez, à eux seuls, ont adressé plus de deux mille demandes de billets de chemin de fer. Cet empressement dénote l'intérêt considérable que l'exposition présente pour nos protégés.

Le commissariat général, efficacement secondé par les comités régionaux, a accompli un véritable tour de force, et son œuvre, audacieusement conçue et organisée pendant la guerre, prouve que notre industrie et notre commerce peuvent chasser les Austro-Allemands des places qu'ils occupaient avant la guerre dans la vie économique du pays. Elle servira aussi le commerce national en établissant entre les Français de la métropole, les Français du Maroc et les indigènes, des relations plus intimes et plus suives.

L'exposition, qui est d'un caractère sobre et sérieux, comprend une centaine de pavillons établis par les différentes régions du Maroc, par la métropole, par l'Algérie, la Tunisie et l'Afrique occidentale.

PRÉCISIONS GÉOGRAPHIQUES

Grodno. — Nous avons la vision d'une Russie plate, interminablement plate, comme le steppe même. Il faut être passé par Grodno pour connaître un autre aspect de la Russie : la vallée, entourée de collines en chaîne assez haute, sinon de montagnes proprement dites. C'est la caractéristique de la vallée du Niemen. Elle est encore plus accentuée à Grodno qu'à Kovno.

La ville compte près de cinquante mille habitants, dont les deux tiers sont israélites.

Elle a été en partie détruite par un immense incendie, voilà trente ans, en 1855. Son histoire apparaît dès le douzième siècle. Les Mongols la détruisent et aussi les Chevaliers teutoniques. C'est à Grodno que se trouvent le chef-lieu du gouvernement régional et le siège du II^e corps d'armée. C'est à Grodno que fut signé le deuxième démembrement de la Pologne, en 1793 et que le roi Stanislas Poniatowski abdiqua, deux ans après.

Le plateau de Grodno constitue l'unique étage d'une immense plaine ; c'est lui qui marque le partage des eaux : au nord elles se dirigent vers la Baltique ; au sud elles descendent à la mer Noire.

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Chansons militaires.

AU BOIS LEPRÊTRE

AU COMMANDANT PETITJEAN-ROGET

Air : Au Bois de Boulogne.

Je vais chanter le bois fameux
Où, chaque soir, dans l'air brumeux,
Rode le Boche venimeux

A l'œil de traître,
Où nos poils au cœur altier,
Contre ce bandit de métier,
Se sont battus sans lâcher pied :

Le bois Leprêtre...

On est tiré comme un canard,
On est traqué comme un renard,
Si l'on sort, gare au traquenard
Où l'on s'empêtre...

Dès que l'on quitte son bourbier,
On reçoit un lingot d'acier,
Car, l'on est chasseur et gibier
Au bois Leprêtre...

Tous les arbres y sont hachés,
Et des Bayarois desséchés,
Là-haut, sont encore accrochés
Sur un vieux hêtre ;

Ils y sont pour longtemps, dit-on,
Car, même le vautour glouton
Est dégoûté par le Teuton,
Au bois Leprêtre...

Là-bas, le fauve, c'est le « pou ».
Ce que l'on se gratte, c'est fou...
D'abord, on lutte avec la pou-
dre de pyrène...

Puis, aux « totos » l'on s'aguerrit,
Et l'on conclut avec esprit
— Plus on a de poux, plus on rit
Au bois Leprêtre...

Si, du canon bravant l'écho,
Le soleil y risque un bâton,
On peut voir le coquelicot
Partout renaitre...

Car, dans un geste de semeur,
Dieu, pour chaque poil qui meurt,
Jette des Légions d'honneur,
Au bois Leprêtre...

LUCIEN BOYER.

Charade.

Mon premier marche.

Mon second nage.

Mon tout vole.

Losange.

Dans gage. — Adjectif possessif. — Creuser lentement.

— Grand chef — Ville de Turquie d'Europe.

— Coupé court. — Consonne

Enigme.

Je suis chez le pauvre mendiant.

Du riche je suis la demeure.

C'est pour moi que tout enfant pleure.

Bien souvent le lecteur ne me trouve en cherchant.

Devine.

Qui me nomme me rompt Qui suis-je ?

S

LES USINES DE GUERRE

Les ouvriers rappelés aux Usines. — Au Sous-Sécrétariat des Munitions. — Le Ministre anglais des Munitions et sa tâche. — Les ouvriers des Arsenaux de la Seine. — La Coopération du Canada. — La ville d'Essen et les usines Krupp. — Au Japon. — Les Industries de guerre et les Officiers aux Etats-Unis.

Les Ouvriers

rappelés aux Usines

La guerre sans précédent dans l'histoire, qui dure depuis un an, va se compliquant toujours davantage. Constantement elle introduit dans la lutte des éléments nouveaux, et elle oblige la France, comme les autres belligérants, à intensifier au-delà de ce qu'on pouvait prévoir la production du matériel (fusils, canons, aéros, autos, etc.) et des munitions (cartouches, obus, explosifs, etc.).

Pour cette production doublée, triplée, parfois sextuplée et décuplée, il faut un nombre de bras toujours croissant. On a donc décidé de rappeler de l'armée les ouvriers spécialistes que leurs patrons réclament, et aussi le nombre d'ouvriers dont les chefs d'industrie auraient besoin.

Puisque ces ouvriers sont nécessaires à l'atelier, ils y retournent. Ce n'est pas une faveur, encore moins un droit; c'est une affection. Celle-ci est décidée à bon escient, après examen de chaque cas individuel. Par un effet inverse du même principe, les hommes soumis aux obligations militaires qui se trouveraient aujourd'hui dans les usines en qualité d'ouvriers, sans y avoir travaillé avant la guerre, doivent rejoindre leur classe sous les drapeaux.

Voilà donc une grande partie des mécaniciens, tourneurs, mouleurs, fondeurs, ajusteurs, etc., actuellement soldats, qui retournent à leur travail et qui échangent le fusil pour l'outil. Redevenus-ils du coup ce qu'ils étaient avant la guerre? Evidemment non. Ils ne sont pas démobilisés. Ils restent sous les ordres et à la disposition du ministre de la guerre, qui a dû, dans l'intérêt de la défense nationale, les rendre à leur métier.

Ils se trouvent ainsi dans une condition toute nouvelle; il vaut la peine de la préciser.

Jusqu'à présent la main-d'œuvre était, ou civile ou militaire; il n'y avait pas de troisième cas possible. La main-d'œuvre civile traitait avec son employeur sous le régime du libre contrat. L'ouvrier — ou le syndicat — discute avec le patron le taux de son salaire et les autres conditions du travail: il les accepte ou il les refuse. S'il le juge nécessaire, il peut, sous certaines réserves, abandonner le travail. — Quant à la main-d'œuvre militaire, elle est soumise à la même discipline que le reste de l'armée. Les télégraphistes, les artificiers, les armuriers militaires sont des soldats comme les autres. Ils sont tenus aux mêmes obligations, ils sont passibles des mêmes peines en cas de faute, et ils touchent la même solde.

Mais que dire des ouvriers mobilisés qui sont rappelés de leurs corps à leurs usines? Sont-ils dans la condition du civil ou dans celle du soldat? Ils ont quitté l'uniforme. Mais ils portent un brassard, et cet insigne atteste qu'ils n'ont pas cessé d'être mobilisés. En principe, ils sont restés soldats. Leur capacité spéciale, leurs antécédents de travail les ont fait désigner pour être rappelés à l'usine. Mais cette qualité qu'ils possèdent, et pour laquelle ils ont été demandés, ne change rien à leur situation militaire.

Sans doute, ils ne participent plus, les armes à la main, à la défense du pays. Mais, s'ils ne sont plus exposés aux terribles hasards de la guerre, leur dévouement à la cause commune n'en a pas moins le moyen de s'exer-

cer. Car c'est d'eux, de l'intensité de leur travail, du rendement qu'ils obtiennent, que dépend, pour une part, le succès de leurs camarades, de leurs frères qui sont restés dans les tranchées. Que l'artillerie légère ou lourde fasse défaut, que les munitions n'arrivent pas en quantité surabondante, que la fabrication des obus ou des explosifs laisse à désirer, comment se traduit cette insuffisance? — Par une diminution de nos chances de victoire. Tout relâchement, tout ralentissement, toute négligence dans le travail de l'usine se paie sur la ligne de feu. L'ouvrier qui sait cela se plaindra-t-il jamais des dures journées et des longues nuits de travail? Lequel d'entre eux voudrait économiser sa peine à ce prix?

En fait, l'affection des ouvriers mobilisés au travail dans les usines est toujours révolvable. Si elle vient à cesser, pour un motif quelconque, ils rentrent dans leurs unités ou à leur dépôt. Dans la première circulaire, adressée de Bordeaux le 24 octobre 1914 aux chefs d'industrie pour expliquer la situation des militaires mis à leur disposition, le ministre de la guerre écrivait: « S'ils sont renvoyés, ils doivent rejoindre sans délai le dépôt de leur arme le plus voisin; ils restent soumis à toutes leurs obligations militaires. » De même, il ne leur est pas permis de refuser le travail. Ils ne peuvent pas changer d'employeur à leur gré, ni quitter une usine qui ne leur plaît pas pour aller s'embaucher dans une autre. Ils ont encore moins le droit de faire grève. Bref, ils ne sont pas redevenus ouvriers.

Sont-ils alors tout à fait assimilables aux soldats, mécaniciens de leur métier, qui sont affectés, par exemple, dans un parc militaire, à la réparation des automobiles? — Non. Les ouvriers rappelés aux usines vivent de leur salaire. Ils doivent se loger, se nourrir, s'habiller, s'entretenir eux-mêmes; ils ont à se préoccuper du rapport entre leur salaire et leur dépense journalière. En outre, leur travail n'est pas dirigé par leurs chefs militaires. Ils sont sous les ordres du patron, de ses ingénieurs et de ses contremaîtres. En ce sens, ils sont tout de même des ouvriers.

Dans son rapport au ministre, M. Albert Thomas, sous-sécrétaire d'Etat aux munitions, expose que son département se trouve placé en face de problèmes de plus en plus vastes et souvent d'un caractère nouveau: « Il n'a plus simplement, à cette heure, à passer des commandes à des industriels qui seraient outillés, qui sauraient s'approvisionner eux-mêmes et qui seraient capables de réaliser par leur propre force les productions dont ils ont reçu la charge. Dans le moment même où elle traite avec eux, l'administration est maintenant dans l'obligation de les aider à se procurer, ou même de leur assurer elle-même l'outillage, les matières premières, les fonds de mise en train ou de roulement. Pour pousser à des productions nécessaires, pour mettre en train des fabrications nouvelles se révélant indispensables, elle doit envisager des formes nouvelles de coopération avec l'industrie, ou de participation de l'Etat aux entreprises. Dirigeant ou contrôlant ainsi des productions et des acquisitions d'un chiffre total énorme, en même temps que dépendantes les unes des autres, ou encore concurrentes entre elles, elle est dans l'obligation aussi de coordonner toutes les parties de cet ensemble et d'assigner à chacune et à temps, sa place et son rôle propres.

« Dans ces conditions, quels que soient le zèle et la compétence des chefs de service à qui incombe cette lourde tâche, il paraît utile de les assister aujourd'hui d'un conseil technique chargé d'examiner les conditions nouvelles de ces diverses tractations. »

1^e Surveillance. — Le service du contrôle

établit et tient à jour une liste complète du personnel militaire mis à la disposition de l'industrie privée. Il déloge ce qui peut rester d'embusqués dans les usines. Il fait le dénombrement méthodique des ouvriers spécialistes présents sous les drapeaux. Il s'assure qu'aucun ouvrier militaire ne travaille à autre chose qu'à l'exécution des marchés de l'Etat. Il apprécie si le rendement de chaque ouvrier ou de chaque équipe est satisfaisant, etc.

2^e Protection. — Le service du contrôle veille à ce que les conditions du travail soient équitables, à ce que les ouvriers militaires touchent le salaire normal de la région, à ce qu'ils aient le repos nécessaire pour que leur capacité de travail demeure entière. Il est juge des cas où l'ouvrier militaire pourra être autorisé à changer d'employeur. Les contrôleurs sont régulièrement en relation avec les syndicats ouvriers; ils recueillent leurs observations ou leurs plaintes, leurs suggestions et leurs conseils, ils s'aident de leur autorité. L'Etat délègue quelque chose de sa puissance aux chefs d'industrie à qui il confie ses soldats ouvriers: cette délégation peut donner naissance à des abus, et il appartient au service de contrôle de les découvrir et de les faire disparaître.

De la sorte, le service du contrôle de la main-d'œuvre atteindra les fins que le sous-sécrétariat s'est proposées en l'instantané: réduire au minimum le prélèvement fait sur l'armée combattante, sans refuser aux usines les ouvriers qui leur sont indispensables; porter au maximum, au double point de vue de la quantité et de la qualité, le rendement de la main-d'œuvre ainsi fournie; prévenir les sujets légitimes de mécontentement chez les soldats ouvriers, et obtenir enfin de leur dévouement patriotique la production intensive qui assurera et accélérera la victoire de la France.

Au Sous-Sécrétariat des Munitions

Création d'une commission des contrats.

On travaille à perfectionner chaque jour davantage les rouages administratifs qui doivent assurer la bonne marche de nos industries de guerre. Cette semaine, M. Millerand, sur la proposition de M. Albert Thomas, a pris un arrêté instituant auprès du sous-sécrétariat d'Etat de l'artillerie et des munitions « une commission des contrats qui sera consultée sur les contrats à passer par cette administration, les prix et conditions de ses marchés, les participations diverses aux entreprises fournisseuses pour ses services ». Dès lors, la situation conserve donc une sorte d'ambiguïté. Elle provient de l'impossibilité matérielle dans laquelle s'est trouvé le ministre de la guerre de militariser ou de réquisitionner l'usine. Le ministre de la guerre lui a confié des commandes, et, pour en assurer l'exécution rapide, il complète la main-d'œuvre civile dont l'usinier dispose en lui renvoyant, sur sa demande, une partie de ses ouvriers mobilisés, ou même d'autres. C'est, à dire vrai, de la main-d'œuvre militaire dans un établissement civil.

Aussi est-il indispensable que l'Etat contrôle l'emploi de cette main-d'œuvre placée dans une position insolite.

Il a fallu de très graves raisons pour amener l'autorité militaire à prendre sur l'effectif de l'armée combattante afin d'augmenter celui des usines qui travaillent pour la guerre. Elle a donc voulu s'assurer que cette mesure produit bien les heureux résultats qu'elle attend. De là, l'institution d'un service de contrôle de la main-d'œuvre, dont la fonction est double: fonction de surveillance et fonction de protection:

1^e Surveillance. — Le service du contrôle

La commission dont le rôle se trouve nettement défini par ce rapport va pouvoir fonctionner dès à présent.

LE MINISTRE ANGLAIS DES MUNITIONS et sa tâche

Le ministre des munitions, M. Lloyd George, est aujourd'hui extrêmement populaire en Angleterre. Ses ennemis d'hier, ceux qui lui reprochaient le plus les nouveautés de ses lois démocratiques et l'offensive audacieuse de ses discours, sont les premiers à le féliciter dans l'œuvre gigantesque qu'il a entreprise.

Les ressources de l'Angleterre.

Il s'agit de mobiliser pour la guerre toutes les ressources industrielles de la Grande-Bretagne. Elles sont immenses. Quoique l'Amérique, et — malheureusement — l'Allemagne, se soient élevées dans ces dernières années aux premiers rangs pour la production du fer et de l'acier, la métallurgie anglaise est aujourd'hui plus puissante que jamais. Ceux qui ont traversé de nuit la région de Birmingham ou de Sheffield, et qui ont vu, sur des lieues de distance, tout le pays flamboyer du feu des hauts fourneaux, en rapportent une image inoubliable. Les chantiers de constructions navales qui se succèdent sans interruption le long de la Clyde — la rivière de Glasgow — et de la Tyne — la rivière de Newcastle — sont un autre spectacle dont on ne trouverait l'équivalent nulle part au monde.

Faut-il des chiffres? Le royaume avait, en 1913, 870 hauts fourneaux, produisant plus de 11 millions de tonnes de fonte, et plus de 7 millions et demi de tonnes d'acier. On a jugé de la richesse des industries dérivées par le fait suivant: le syndicat des ouvriers de la construction mécanique vient de prélever sur son fonds de réserve, pour souscrire au nouvel emprunt national, une somme de 70,000 livres sterling — 1.750.000 francs. Dans une guerre de munitions, une guerre de métaux et d'ingénierie comme la guerre actuelle, les armées qui, déjà capables de tenir l'ennemi en échec, ont derrière elles de telles ressources à peine entamées sont sûres de vaincre.

Les difficultés.

Pourquoi cette grande richesse et cette formidable activité n'ont-elles pas été, dès les premiers mois, utilisées tout entières? Pour bien des raisons. Sans doute, on a trop facilement, d'ailleurs, reproché des négligences et des erreurs à l'administration militaire — à laquelle incombe, il faut le dire, une tâche énorme, celle de faire sortir du sol et de créer de toutes pièces une armée de plusieurs millions d'hommes, dans un pays qui n'a jamais eu de grandes armées de terre. Mais il faut songer, d'abord, à l'heure que l'Angleterre fait et ne cesse de faire, pour garder, dans notre intérêt comme dans le sien, la maîtrise des mers. Sa flotte, chaque jour plus nombreuse et plus forte, rend à la cause des alliés des services de premier ordre, en maintenant la sécurité des communications, en permettant des approvisionnements indispensables. Qu'on imagine notre situation, si les Allemands nous assiégaient par mer comme par terre! En travaillant pour la flotte britannique, les industries anglaises travaillent aux besoins vitaux de notre défense.

Il faut nous souvenir aussi que l'Angleterre n'a pas été, comme la France, exposée à une agression directe; que son territoire, défendu par la barrière protectrice de la mer, n'a pas été violé. A une population pour qui la guerre est restée lointaine, et qui n'a jamais connu l'invasion, il a fallu quelque temps pour comprendre la véritable nature et toutes les exigences terribles de cette guerre. Enfin, sa tradition politique, et, encore une fois, le privilège de sa position géographique, l'ont toujours détournée du système du service obligatoire qui, en France comme en Allemagne, permet à l'Etat tout puissant de se saisir, sans délai, de toutes les forces dont il a besoin. Cette différence d'habitudes et de tempérament est si profonde, qu'en voulant imiter tout d'un coup les nations voisines, l'Angleterre risquerait de se heurter à de nouvelles difficultés — cause de nouvelles pertes de temps.

En résumé, la population d'Essen a légèrement augmenté depuis la guerre; et le personnel des usines Krupp s'est accru de quelques milliers d'unités, qui sont surtout des femmes et des jeunes filles. Nous voilà loin des informations qui portaient le nombre des ouvriers pour l'Angleterre avec 1.750 hommes, tous ouvriers exercés et dont 80 p. 100 firent leur apprentissage en Angleterre.

La Mobilisation industrielle au Japon

On télégraphie de Tokio au *Times* que les arsenaux nationaux fournissent maintenant leur maximum de travail et les usines privées sont mobilisées pour la fabrication des munitions de guerre. Des mesures financières pour l'accélération de la fabrication seront prises, d'ailleurs, sans consulter le Parlement afin d'éviter toute perte de temps. Le journal *Kokumin Shimbun* écrit que le gouvernement a promis de faire tous ses efforts pour fournir des munitions aux alliés.

D'autre part, le baron Hayashi, ambassadeur du Japon à Rome, étant de passage à Paris, a dit à un collaborateur du *Petit Parisien*:

« Depuis le 23 août 1914, date à laquelle nous avons commencé les hostilités, nous n'avons pas cessé, dans la mesure du possible, de collaborer avec nos alliés. Il ne m'appartient pas de m'étendre sur ce sujet. Cependant, je crois pouvoir vous dire que le monde sera plutôt étonné lorsqu'il saura ce que nous avons fait, ce que nous faisons, et ce que nous ferons. Nos alliés, les Russes, sont nos plus proches voisins, nous pouvons donc leur être pratiquement plus utiles. Soyez convaincus que le plus ardent désir du Japon c'est de collaborer, chaque jour, plus intimement à la cause sacrée de la civilisation, dont la France n'a jamais cessé d'être le champion le plus chevaleresque. »

Les Officiers et les Industries de guerre aux États-Unis

Aux États-Unis on commence à manifester la crainte que trop d'officiers supérieurs ne se laissent séduire par les offres de fabricants de munitions qui ont besoin d'un grand nombre de collaborateurs techniques.

Quatre officiers avaient déjà, d'après le *New York Tribune*, donné, il y a plus d'un mois, leur démission pour se mettre à la disposition des fabricants de munitions. Deux autres allaient suivre leur exemple. Le secrétaire d'Etat à la guerre a refusé d'accepter la démission de ces deux derniers et a demandé à l'avocat général, M. Gregory, si des officiers en service avaient le droit de démissionner en temps de paix sans y être auparavant autorisés. On attend encore le résultat de cette consultation.

L'*Army and Navy Journal* affirme dans un article que les industriels américains « ont découvert qu'on ne pouvait pas transformer des fabriques de cycles ou d'automobiles en fabriques de munitions aussi facilement qu'on l'avait cru ». D'où la nécessité, d'après lui, de ne pas se contenter d'avoir en temps de paix des fabriques gouvernementales de munitions; mais d'initier aussi à ce travail les industries privées. L'article se terminait ainsi: « A l'heure actuelle, il n'y a guère d'experts en cette matière en dehors de l'armée et de la marine. C'est pourquoi les usines privées s'efforcent de s'assurer les services de certains officiers pour pouvoir remplir leurs contrats avec les nations européennes. »

Les Ouvriers des Arsenaux de la Seine

Les ouvriers et ouvrières des arsenaux de la Seine se sont réunis en assemblée générale de leur syndicat le 29 août à Vincennes. Après avoir entendu le compte rendu moral et financier du syndicat, ils ont voté un ordre du jour dans lequel ils « s'engagent à fournir le maximum d'efforts nécessaires pour intensifier la production et assurer la libération des pays envahis, pour le triomphe du droit et de la liberté des peuples ».

La Coopération du Canada

On informe le *Times*, par une dépêche de Toronto, que M. Thomas, délégué de M. Lloyd George pour l'achat de munitions et d'équipements de guerre, a visité de nombreuses fabriques dans les provinces d'Ontario et de Québec. Il s'est déclaré satisfait des progrès de la production, mais il est convaincu que celle-ci est susceptible d'une nouvelle augmentation dans les usines canadiennes.

D'autre part, M. Barnes, député ouvrier, envoyé au Canada avec mission de recruter des ouvriers pour les fabriques de munitions, vient de repartir pour l'Angleterre avec 1.710 hommes, tous ouvriers exercés et dont 80 p. 100 firent leur apprentissage en Angleterre.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMEE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Sergent CAPE, 16^e d'infanterie : le 20 avril, s'est volontairement déséquipé pour communiquer en rampant avec un petit poste ami, séparé de la compagnie par les éboulements, cela sous une pluie de bombes allemandes. A été reconnaître ensuite deux entonnoirs produits par l'explosion de mines ennemis, en vue d'une opération ultérieure. A rapporté des renseignements intéressants et exacts.

Maréchal des logis LAPOUTTE, 54^e d'artillerie, détaché à l'équipe de bombardiers d'une division : grièvement blessé au cours d'un tir d'expérience a fait preuve du plus grand courage et du plus noble esprit d'abnégation.

Lieutenant de BOUTINY, pilote à l'escadrille M. S. 48 : blessé dans sa batterie le 27 septembre, a fait à peine guérir son appren- tissage de pilote. Parti en escadrille, a rendu depuis le 1^{er} avril les meilleurs services en rapportant ces jours derniers les renseignements les plus importants. A eu son appareil atteint trois fois en quinze jours par des balles et des éclats d'obus.

Sous-lieutenant ACHARD, observateur à l'escadrille M. S. 48 : le 15 avril, armé d'un mousqueton, a attaqué un appareil allemand muni d'une mitrailleuse et, après avoir eu son aile percée, l'a forcé à atterrir. Le 28 avril au cours d'une reconnaissance d'où il a rapporté des renseignements très importants, a eu son appareil percé d'éclats d'obus.

Sous-lieutenant LOCH, observateur à l'escadrille C. 9 : observateur très habile, a fait depuis le début de la campagne quatre-vingt-quatorze heures de vol au-dessus de l'ennemi, rapportant toujours de fructueux renseignements. Très audacieux, a toujours attaqué les avions ennemis rencontrés. Le 29 avril a attaqué un « Drachen » allemand et, après lui avoir jeté trois bombes incendiaires sans résultats, est descendu très bas pour le tirer à coups de mousqueton et l'a forcé à partir.

Maréchal des logis PREVOST, pilote à l'escadrille C. 9 : a fait preuve depuis le début de la campagne d'une endurance et d'un courage remarquables, a eu plusieurs balles dans son avion. Le 28 avril, ayant eu un montant de cellule cassé par une balle de shrapnel, a néanmoins achevé le réglage de tir commencé et n'a pu rentrer indemne que grâce à son sang-froid et à son habileté.

Captaine MARION, compagnie 9/13 du 6^e régiment d'infanterie : a montré le plus beau mépris du danger en s'exposant journalement au feu rapproché de l'ennemi pour assurer la préparation de l'attaque, puis a largement contribué à l'organisation du terrain conquis, au contact même des tranchées ennemis. A ensuite par son intelligente activité donné une impulsion des plus actives à la bonne exécution des travaux du sous-secteur.

1^{re} COMPAGNIE DU 63^e RÉGIMENT D'INFANTERIE : conduite par ses trois officiers, le sous-lieutenant ROUSSELOT, commandant la compagnie, les sous-lieutenants EVRAT et DUBUT, a franchi sous une grêle de projectiles un glacis d'environ 200 mètres, a traversé trois réseaux de fils de fer ennemis et a pris pied dans la tranchée allemande.

1^{re} SECTION DE LA 12^e COMPAGNIE DU 63^e RÉGIMENT D'INFANTERIE : à la suite de son chef, le lieutenant GRANIE, est partie avec le plus bel élan à l'attaque des tranchées très solidement organisées. Malgré un feu violent, s'est maintenue sur la position conquise où elle a perdu les trois quarts de son effectif.

Lieutenant-colonel LAPORTE, 12^e d'infanterie : a déployé les plus remarquables qualités de commandement dans la préparation de l'attaque du 9 avril, où son régiment, vigoureusement entraîné, a fait preuve de la plus belle aptitude à l'offensive.

Chef de bataillon YMONET, 63^e d'infanterie : officier d'une intelligence supérieure, ayant

les plus belles qualités militaires d'initiative, de courage, d'énergie et d'entrain. A commandé son bataillon d'une manière remarquable depuis le début de la campagne. Est tombé glorieusement en se portant à l'assaut des tranchées allemandes le 5 avril.

Chef de bataillon DE LAGASNERIE, 12^e d'infanterie : s'est porté le 9 avril à la tête des compagnies d'assaut de son bataillon pour les entraîner par son exemple. Tué d'une balle au front au moment où il disait à un téléphoniste blessé : « Allons, tu devras être joyeux, tu vas voir comment le 2^e bataillon va entrer dans les tranchées allemandes. »

Captaine GABY-FAJOU, 63^e d'infanterie : a été tué dans la tranchée au moment où il donnait les ordres pour porter sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes.

Captaine DE BEAUCORPS, 10^e d'infanterie : officier très brillant. A donné depuis le commencement de la campagne les preuves des plus belles qualités militaires. Le 7 avril, s'est élancé le premier sous un feu très violent hors des tranchées, pour entraîner son bataillon.

Captaine LAGUARIGUE DE SURVILLIERS, 21^e d'artillerie : officier d'un grand mérite et d'une intrépidité remarquable. A été tué dans la nuit du 5 au 6 avril à son poste d'observation d'où il avait dirigé pendant toute la journée, avec le plus grand calme, un tir très précis sur les tranchées ennemis.

Captaine REVEL, 12^e d'infanterie : officier d'une bravoure et d'un entraînement remarquables. A donné l'exemple du plus beau courage en portant sa section à l'assaut de positions fortement retranchées, sous un feu des plus violents. A été tué.

Captaine GOBEAUX, 12^e d'infanterie : officier d'une bravoure et d'un entraînement remarquables. A donné l'exemple du plus beau courage en portant sa section à l'assaut de positions fortement retranchées, sous un feu des plus violents.

Médecin aide-major MEYNET, 12^e d'infanterie : officier du service de santé remarquable par son entraînement, sa bonne humeur, sa bravoure et son esprit de dévouement. A fait campagne sans interruption, toujours sur la brèche. A été tué à son poste de secours dans la nuit du 7 au 8 avril.

Adjudant RECULET, 63^e d'infanterie : blessé dans une opération de nuit en capturant un poste ennemi, a conservé néanmoins le commandement de sa section, l'a conduite à l'assaut le lendemain avec une énergie et un calme remarquables.

Adjudant BOUTANT, 63^e d'infanterie : a montré un grand courage en entraînant sa section à l'assaut sous un feu des plus violents.

Adjudant DUPUY, 63^e d'infanterie : a donné le plus bel exemple en entraînant sa section en avant sous un feu violent. Grièvement blessé, a cherché à poursuivre le mouvement jusqu'à la limite de ses forces.

Adjudant VAUZELLES, 10^e d'infanterie : sous-officier très énergique et courageux, donnant l'exemple, en toutes circonstances, de sacrifice. Tué en faisant une reconnaissance du terrain sur les bords de la tranchée.

Adjudant CHOUFFIER, 12^e d'infanterie : sous-officier d'élite. A donné depuis le début de la campagne et en maintes circonstances le plus bel exemple de courage. Mortellement blessé alors qu'il transmettait aux agents de liaison des compagnies les ordres du chef de bataillon.

Aspirant GROS, 63^e d'infanterie : a donné un bel exemple de courage en se portant à la tête de sa section le 5 avril, à l'assaut des tranchées ennemis. Est tombé glorieusement.

Aspirant LOISELEUR, 52^e d'infanterie : a donné depuis le début de la campagne l'exemple de l'entrain et du courage. Blessé grièvement le 1^{er} avril, au moment où il s'assurait que les hommes de sa section étaient bien placés, est mort des suites de sa blessure.

Aspirant PEYRATOUT, 12^e d'infanterie : a donné un bel exemple de courage en se portant à la tête de sa section le 5 avril, à l'assaut des tranchées ennemis. Est tombé glorieusement.

Aspirant GAUBERT, 5^e d'artillerie : blessé dans un poste d'observation de sa batterie, le 10 avril, a continué, quoique perdant beaucoup de sang, à observer et à régler le tir avec le plus grand sang-froid, n'a quitté son poste pour se faire panser qu'une fois relevé, n'a pas interrompu son service.

Lieutenant MAUGRAS, 6^e d'artillerie à pied : blessé dans un observatoire de première ligne, où il s'était rendu pour régler le tir de sa batterie, a conservé tout son sang-froid, continué son tir et obtenu les résultats les plus heureux.

du chef d'escadron et a refusé de se laisser évacuer.

Sous-lieutenant CABANES, 63^e d'infanterie : officier plein d'allant, a donné en maintes circonstances les plus belles preuves de courage et de sang-froid. A été tué le 5 avril, en portant à l'attaque des tranchées ennemis la compagnie qu'il commandait.

Sous-lieutenant NEZA, 63^e d'infanterie : toujours le premier au feu dans tous les combats. Est tombé glorieusement en entrainant sa troupe à l'assaut.

Sous-lieutenant CARTRAUD, 10^e d'infanterie : a donné depuis le début de la campagne le plus bel exemple d'énergie, de dévouement et d'entrain. Très courageux, toujours prêt à remplir une mission délicate ou périlleuse. Tué le 6 avril en observant les tranchées ennemis.

Sous-lieutenant DAVID, 10^e d'infanterie : officier d'une haute culture morale, donnant à ses hommes le plus bel exemple de courage et d'entrain. Grièvement blessé en observant l'ennemi, a conservé son commandement et donné l'exemple du devoir et de l'énergie.

Sous-lieutenant MANGRANGEAS, 12^e d'infanterie : a donné l'exemple du plus beau courage en portant sa section à l'assaut de positions fortement retranchées, sous un feu des plus violents. A été tué.

Sous-lieutenant GOBEAUX, 12^e d'infanterie : officier d'une bravoure et d'un entraînement remarquables. A donné l'exemple du plus beau courage en portant sa section à l'assaut de positions fortement retranchées, sous un feu des plus violents.

Captaine VIGALLET, 12^e d'infanterie : officier qui a déjà montré la plus grande maîtrise dans le commandement de sa compagnie. Dans l'attaque du 9 avril, le chef de bataillon ayant été tué dès le début de l'action, a assuré le commandement du bataillon dans une situation délicate, et l'a dirigé avec autorité, intelligence et sang-froid pendant toute la journée.

Lieutenant GRANIE, 63^e d'infanterie : a montré la plus grande bravoure à l'attaque du 5 avril, en entraînant sa section sous le feu des mitrailleuses ennemis. A été blessé très grièvement.

Lieutenant LACROIX, 21^e d'artillerie : a fait preuve, en toutes circonstances, des plus belles qualités militaires et de la plus grande intrépidité. A eu une attitude remarquable dans les combats des 26 et 28 septembre. Observateur en avion. A été grièvement blessé, le 5 avril 1915, alors qu'il dirigeait de son poste d'observation un tir précis sur les tranchées allemandes. Est mort des suites de ses blessures.

Lieutenant CRUSE, 21^e d'artillerie : officier remarquable par son entraînement, sa bravoure, son énergie, son mépris absolu du danger, qu'il a communiquée à ses hommes. A assuré le commandement de sa batterie concurremment avec celui d'une batterie voisine dont les officiers avaient été blessés.

Lieutenant PEYRATOUT, 12^e d'infanterie : a donné un bel exemple de courage en se portant à la tête de sa section le 5 avril, à l'assaut des tranchées ennemis. Est tombé glorieusement.

Lieutenant GAUBERT, 5^e d'artillerie : blessé dans un poste d'observation de sa batterie, le 10 avril, a continué, quoique perdant beaucoup de sang, à observer et à régler le tir avec le plus grand sang-froid, n'a quitté son poste pour se faire panser qu'une fois relevé, n'a pas interrompu son service.

Lieutenant MAUPRIVE, 6^e d'artillerie à pied : blessé dans un observatoire de première ligne, où il s'était rendu pour régler le tir de sa batterie, a conservé tout son sang-froid, continué son tir et obtenu les résultats les plus heureux.

Lieutenant LE COUFFÉ, 1^{re} d'artillerie à pied : blessé dans un observatoire de première ligne, où il s'était rendu pour régler le tir de sa batterie, a conservé tout son sang-froid, continué son tir et obtenu les résultats les plus heureux.

Lieutenant MAUGRAS, 6^e d'artillerie à pied : blessé dans un observatoire de première ligne, où il s'était rendu pour régler le tir de sa batterie, a conservé tout son sang-froid, continué son tir et obtenu les résultats les plus heureux.

Lieutenant LE COUFFÉ, 1^{re} d'artillerie à pied : blessé dans un observatoire de première ligne, où il s'était rendu pour régler le tir de sa batterie, a conservé tout son sang-froid, continué son tir et obtenu les résultats les plus heureux.

Lieutenant LE COUFFÉ, 1^{re} d'artillerie à pied : blessé dans un observatoire de première ligne, où il s'était rendu pour régler le tir de sa batterie, a conservé tout son sang-froid, continué son tir et obtenu les résultats les plus heureux.

Lieutenant LE COUFFÉ, 1^{re} d'artillerie à pied : blessé dans un observatoire de première ligne, où il s'était rendu pour régler le tir de sa batterie, a conservé tout son sang-froid, continué son tir et obtenu les résultats les plus heureux.

Lieutenant LE COUFFÉ, 1^{re} d'artillerie à pied : blessé dans un observatoire de première ligne, où il s'était rendu pour régler le tir de sa batterie, a conservé tout son sang-froid, continué son tir et obtenu les résultats les plus heureux.

N° 130. Supplément au Bulletin des Armées de la République.

CITATIONS

(Suite.)

Lieutenant HERVIEUX, observateur à l'escadrille M. F. 40 : depuis septembre 1914, a effectué un très grand nombre de reconnaissances et de réglages d'artillerie. S'est toujours distingué par la précision de ses comptes rendus, par son énergie et son mépris du danger. Le 1^{er} mars 1915, en particulier, se trouvant à six kilomètres à l'intérieur des lignes ennemis, a eu son avion atteint par un obus qui a arrêté le fonctionnement du moteur. Malgré le vent contrarie, a dirigé alors son pilote de manière à revenir atterrir dans les lignes françaises, s'exposant ainsi, à 400 mètres de hauteur seulement, à un feu violent des fusils, des mitrailleuses et des canons ennemis. A été tué, le 3 avril, d'un éclat d'obus au moment où il exécutait une reconnaissance dans un endroit des plus dangereux.

Sous-lieutenant CIAVALDINI, 64^e d'infanterie : parti au début de la campagne, a été blessé le 28 août, revenu dès guérison, pris le commandement d'une section de mitrailleuses et, depuis quatre mois, y montre des qualités de premier ordre. Malgré les effets du feu ennemi sur l'une de ses pièces et l'un de ses postes, a montré à tous l'exemple du calme, du sang-froid et de la persévérance. Sous-lieutenant HUET, 64^e d'infanterie : venu au front le 22 septembre, a été blessé le 1^{er} octobre. Revenu dès guérison. Depuis trois mois donne sans cesse l'exemple de la ligne ennemie et d'établir dans des circonstances très difficiles un croquis documenté.

Adjudant GUERIN, 11^e d'infanterie : excellent sous-officier, présent au front depuis le 24 septembre, entraîneur d'hommes écouté et admiré, a toujours fait preuve des plus grandes qualités d'endurance et de bravoure. A été tué d'une balle en pleine poitrine, dans la nuit du 16 au 17 avril, alors qu'il faisait exécuter des travaux de défenses accessoires en avant des tranchées de première ligne. Resté prisonnier.

Colonel BESSEYRE DES HORTS, ... bri-gade d'infanterie : officier d'un courage et d'entrain, a toujours montré beaucoup de courage et d'entrain, a tenu à surveiller lui-même le placement des chevaux de frise en avant des tranchées, et a été tué d'une balle à la tête, en voulant, de jour, se rendre compte du travail effectué la nuit précédente.

Captoral RAISON, 33^e d'infanterie : à la suite de l'explosion d'un camouflet ennemi, le 20 avril, a gardé son sang-froid, et, malgré le bombardement effectué à l'aide de bombes et de mines, a entraîné énergiquement ses hommes, afin de dégager rapidement l'entrée de l'écoule qui était complètement obstruée. Sous-intendant WILLOTTE, troupes coloniales : depuis le début de la guerre, n'a cessé de se prodiguer avec le dévouement le plus complet et l'intelligence la plus éclairée des besoins de sa troupe. A largement contribué à maintenir son corps d'armée en parfait état.

Captain ZENERINO, 7^e d'infanterie coloniale : le 8 avril 1915, a occupé avec une patrouille un entonnoir causé par l'explosion d'une mine en avant de nos tranchées, faisant preuve dans la défense de cet entonnoir d'une activité et d'un sang-froid admirables. A été blessé grièvement à la tête.

Brigadier BOUCHÉ, 6^e d'artillerie à pied : observateur d'artillerie aux tranchées de première ligne, chargé de diriger le tir de deux batteries de 155 pendant les attaques des 8 et 9 avril, a montré une habileté, une audace et un sang-froid de premier ordre qui ont permis d'anéantir les défenses de l'ennemi. Médecin-major CHEYNEL, 4^e d'infanterie coloniale : au combat du 4 février, a été atteint à la tête par un éclat d'obus et n'a consenti à être évacué qu'après avoir pansé lui-même tous les blessés de son poste de secours. A pris part à toutes les opérations depuis le début de la campagne faisant preuve en toutes circonstances d'une bravoure et d'un entraînement remarquables. A reçu les félicitations du général commandant de corps d'armée pour son dévouement aux blessés qui lui étaient confiés.

Captaine HUOT, 22^e territorial d'infanterie : détaché avec sa compagnie d'abord à la défense d'une position, puis d'un bois, s'est fait remarquer, notamment en ce dernier point, par son zèle, son dévouement, sa bravoure, calme et son sang-froid; a été pour le commandant du sous-secteur un auxiliaire précieux dans l'organisation intérieure du bois. A été blessé le 26 avril d'une balle dans la tête, au moment où il donnait ses ordres pour l'exécution des travaux de nuit, et est mort le lendemain.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur:

A la dignité de grand officier.

Général de brigade BON : a commandé pendant plus de 5 mois, devant l'ennemi, l'artillerie d'un corps d'armée. N'a cessé de faire preuve de vigueur, d'activité et de crânerie au feu, toujours prêt à payer de sa personne et à se porter sur les points les plus exposés, pour mettre en œuvre les batteries sous ses ordres.

Au grade d'officier.

Chef de bataillon VALENTIN, 220^e d'infanterie : superbe attitude au feu à l'attaque du 9 avril où il a très brillamment conduit son bataillon et où il a été grièvement blessé.

Colonel BERNARD, artillerie d'un corps d'armée : a fait preuve des plus belles qualités de décision, d'intelligence et de méthode dans l'organisation du tir des batteries de brèche pour toutes les attaques dirigées sur une position ennemie fortement retranchée.

A obtenu des résultats remarquables.

Chef de bataillon CAMFESTRE, 235^e d'infanterie : le 7 avril 1915, chargé d'enlever une tranchée ennemie, a brillamment conduit son bataillon à l'attaque et a fait preuve au cours du combat acharné qui s'est suivi des plus belles qualités de sang-froid et de ténacité.

Chef d'escadron HARDY, 46^e d'artillerie : officier supérieur d'un calme, d'une énergie, d'une bravoure absolument remarquables. Occupe avec ses batteries depuis trois mois une position avancée, journalement et violemment bombardée. A rendu des services inestimables tant par le tir remarquable que par les observations faites pour le compte des artilleries voisines.

Chef de bataillon AURY, génie d'une division d'infanterie : officier supérieur d'élite qui commande depuis 5 mois les troupes du génie de la division dans un secteur particulièrement difficile et qui s'acquitte de cette lourde tâche avec un zèle et une activité au-dessus de tout éloge.

Capitaine MARINET, 275^e d'infanterie : commandant du compagnie très énergique au feu, blessé au combat du 13 décembre et cité à l'ordre de l'armée.

Blessé le 5 avril à la joue n'a pas voulu abandonner le commandement de sa compagnie pour se rendre au poste de secours, a eu dans l'après-midi le coude brisé par un éclat d'obus en entraînant sa compagnie à l'assaut d'une tranchée allemande et a reçu quatre nouvelles blessures en allant se faire panser.

Colonel COLLIN, 5^e d'artillerie lourde : officier de la plus grande valeur, grièvement blessé le 20 août au cours d'une reconnaissance.

Général de brigade LEBOCQ, commandant une division d'infanterie : par son intelligence, sa vigueur et sa ténacité, a obtenu des succès brillants et continus dans une partie de front défendue par l'ennemi avec la plus grande opiniâtreté.

Chef de bataillon GROSSET, 150^e d'infanterie : officier supérieur, plein de dévouement, énergique, ayant autorité sur sa troupe, bien entraînée et assouplie, se dépensant sans compter, n'a cessé depuis le début de la campagne de donner les preuves de son zèle et de son abnégation. Gravement blessé d'éclats d'obus le 19 avril en visitant les tranchées.

Au grade de chevalier.

Lieutenant VIDAL, 54^e bataillon de chasseurs à pied : a pris, dans les circonstances les plus difficiles, le commandement d'une compagnie venant de perdre son chef, l'a entraînée en avant sous un feu violent et a atteint l'objectif qui lui était fixé. A dirigé après dix-huit heures de combat, une affaire de nuit avec autant de calme et de courage que d'intelligence.

Capitaine JOLY, 109^e d'infanterie : a préparé, organisé et prévu dans les moindres détails l'attaque du 15 avril sur les tranchées allemandes, l'a conduite ensuite avec une maîtrise et une bravoure sans égales. Homme d'étude en même temps qu'homme d'action, a sur ses cadrés et ses hommes une autorité personnelle due à ses qualités d'esprit, de cœur et de caractère. Officier de tout premier ordre, a déjà mené au feu son bataillon de

chasseurs dans des circonstances délicates et difficiles.

Lieutenant LAURENT, 109^e d'infanterie : à l'attaque des tranchées ennemis, le 15 avril, en inspectant des travaux sous un violent bombardement.

Sous-lieutenant DESTIBATS, 28^e bataillon de chasseurs : son capitaine ayant été tué, a pris sous le feu le commandement de sa compagnie, l'a entraînée à la baïonnette et s'est emparé de plusieurs tranchées ennemis et d'une pièce de canon.

Sous-lieutenant LEVIE, 110^e d'infanterie : a été blessé une première fois en septembre en entraînant sa section à l'attaque d'une tranchée allemande défendue par un réseau de fil de fer placé dans un bois. A reçu trois autres blessures le 10 mars en défendant énergiquement une position conquise et en s'y maintenant.

Chef d'escadron MUNIER, 62^e d'artillerie : excellent officier, intelligent et dévoué. A su, le jour même de l'arrivée de son groupe sur une nouvelle position, exécuter un tir de destruction très efficace sur les tranchées ennemis. A grandement contribué, le 15 avril, à l'enlèvement de ces tranchées et a aidé puissamment, la nuit suivante, à repousser trois contre-attaques par les tirs précis et à propos qu'il a fournis avec son groupe.

Lieutenant DAUMAL, 279^e d'infanterie : jeune officier sorti de Saint-Cyr en aout dernier. Blessé deux fois depuis le début des hostilités. D'une bravoure parfois témoignante, a toujours fait preuve de sang-froid et d'énergie dans le commandement de sa section à laquelle il n'a cessé de donner le meilleur exemple.

Capitaine BASTY, 42^e d'infanterie : le 29 août 1914, a tenté pendant cinq heures dans un village avec sa compagnie contre des forces allemandes très supérieures. N'a cessé depuis de donner l'exemple de la plus grande bravoure et a su constamment maintenir au degré le plus élevé l'état matériel et moral de sa compagnie. Blessé déjà deux fois au cours de la campagne.

Capitaine DE SERRE, service aéronautique d'une armée : excellent officier, actif et zélé. Très bon pilote confirmé par de nombreux rétablissements du tir de l'artillerie. A fourni depuis le début de la campagne 96 ascensions comportant un total de soixante-quatorze heures de vol. A été l'objet de trois citations à l'ordre de l'armée pour des reconnaissances exécutées dans des conditions particulièremen

t difficiles et périlleuses.

Capitaine PONARD, 42^e d'infanterie : le 29 août 1914, a tenté avec sa compagnie jusqu'à la limite des forces humaines contre des forces allemandes écrasantes ; entouré par l'ennemi, s'est dégagé à la faveur de la nuit, a aidé l'évacuation d'une ambulance et a ramené trois cents éclopés, en bon ordre, ramassés le long de la route. A constamment ensuite donné l'exemple de la plus grande bravoure et du plus beau sang-froid et à la bataille de la Marne est tombé grièvement blessé en restant presque seul.

Attaché ROUSSELLIER, détaché en mission spéciale à l'état-major d'une armée : n'a cessé de manifester une inlassable activité.

Pendant le bombardement d'une localité, a donné à tous l'exemple du courage et du dévouement ; a, sous les obus, participé pendant un jour et une nuit à la direction des secours et a été confusionné par des matériau

s projetés par l'explosion d'un obus.

Lieutenant BERNARD, état-major d'une brigade. (Actuellement capitaine) : a fait preuve depuis le début des opérations de beaucoup de zèle, d'entraînement et de bonne humeur, toujours prêt à marcher et à remplir les missions les plus difficiles et les plus périlleuses. Le 25 aout, notamment, a été grièvement blessé en accomplissant un service de liaison auprès du général commandant sa division et malgré sa blessure a poursuivi l'accomplissement de sa mission.

Capitaine BERNARD, directeur d'une école d'aviation : excellents services à l'aviation d'une armée pendant les premiers mois de la guerre ; a dans le commandement d'une école d'aviation montré de très remarquables qualités de commandement, de caractère ; s'est montré organisateur et administrateur, donne à tous le meilleur exemple.

Capitaine ALLIEZ, infanterie coloniale, bataillon n° 3 de l'Afrique équatoriale française : a montré de belles qualités d'énergie, de décision et de sang-froid dans la reconnaissance du poste allemand de Rouboura.

Chef de bataillon BESSERÉ, 106^e d'infanterie : brillante conduite à l'attaque du 13 mars. A été blessé grièvement.

Lieutenant MAGNE, affecté à une escadrille comme observateur : a rendu comme obser-

vateur d'artillerie les plus grands services dans la recherche et la détermination des objectifs, dans le réglage des tirs et dans la prise de documents photographiques. N'a pas hésité en plusieurs circonstances à attaquer à la carabine des avions ennemis.

Capitaine LAFFON, 57^e d'artillerie : a fait preuve de sang-froid et de grande bravoure dans les combats du début de la campagne. Blessé grièvement dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre, a rejoint le front le 23 mars.

Chef de bataillon PIERRE, 10^e d'infanterie : aussi calme au feu qu'un terrain de manœuvre, d'une fermeté inébranlable, a brillamment conduit et commandé ses compagnies aux combats des 5, 6, 7 et 8 avril.

Chef de bataillon HAYOTTE, 56^e d'infanterie : aussi calme au feu qu'un terrain de manœuvre, d'une fermeté inébranlable, a brillamment conduit et commandé ses compagnies aux combats des 5, 6, 7 et 8 avril.

Chef de bataillon BONNEVAY, 2^e du génie, compagnie 17/3 : à plusieurs fois dirigé avec un sang-froid remarquable et beaucoup d'énergie des travaux de fortification exécutés à découvert, à moins de 100 mètres des tranchées ennemis. Grâce à son ascendant moral sur ses hommes et à l'exemple de courage qu'il leur donne, a toujours pu maintenir les travailleurs dans leurs chantiers malgré la fusillade souvent efficace de l'ennemi.

Chef de bataillon LEFEVRE, 45^e d'infanterie : a été blessé grièvement à la jambe par un éclat d'obus le 27 septembre. Excellent soldat. A été amputé de la cuisse gauche.

Chef de bataillon CHACORNAC, 23^e d'infanterie : au combat du 8 septembre, a reçu, en se portant courageusement à l'attaque sous un feu terrible d'infanterie trois blessures très graves. Perdu d'un bras et d'une jambe, mâchoire fracassée.

Chef de bataillon LEFEVRE, 45^e d'infanterie : excellent soldat, bon patrouilleur, toujours en train. Blessé à l'œil, et à la jambe à l'attaque du 16 décembre. A perdu l'œil gauche.

Chef de bataillon LEGRAND, 45^e d'infanterie : blessé le 28 septembre dans les tranchées pendant un violent bombardement. A été amputé de la cuisse droite.

Chef de bataillon BURTZ, génie d'une division : officier vigoureux, intelligent et instruit, donne à la troupe qu'il commande l'exemple de l'activité et de la bravoure. A fait preuve dans les attaques par mines d'une compétence technique parfaite.

Chef de bataillon DEDRON, 332^e d'infanterie : commandant une section de mitrailleuses engagée avec son bataillon, le 3 septembre, dans un combat des plus violents, a tenu la position qui lui avait été assignée avec une extrême énergie malgré des pertes sévères de personnel ; a donné, le combat rompu, les ordres nécessaires au transport du matériel en a sauvé la plus grande partie ; a été blessé grièvement à deux reprises pendant cette opération.

Chef de bataillon JAQUARD, 56^e d'infanterie : chargé d'occuper avec sa compagnie les tranchées allemandes conquises, a fait preuve d'une fermeté au-dessus de tout éloge. S'est maintenu malgré quatre jours de bombardements et de nombreuses contre-attaques. A notamment pendant les journées des 19 et 20 mars, exécuté, en se débarrassant de l'ennemi.

Chef de bataillon COSMAT, 45^e d'infanterie : blessé par un éclat d'obus le 30 septembre. Très bon soldat, a bien fait son devoir pendant les combats précédents. A perdu l'œil droit.

Chef de bataillon CHACORNAC, 23^e d'infanterie : au combat du 8 septembre, a reçu, en se portant courageusement à l'attaque sous un feu terrible d'infanterie trois blessures très graves. Perdu d'un bras et d'une jambe, mâchoire fracassée.

Chef de bataillon COUANON, 28^e d'infanterie : s'est bien conduit au cours de la campagne. A été grièvement blessé au combat du 17 septembre 1914. A été amputé de la cuisse gauche.

Chef de bataillon PHILIPPE, 15^e bataillon de chasseurs à pied : grave blessure de guerre.

Chef de bataillon DEHOUX, Cochinchine-Cambodge : a fait preuve d'un sang-froid et d'un courage remarquables, et a été grièvement blessé dans l'exercice du service.

Chef de bataillon NABAL, 114^e d'infanterie : grièvement blessé le 5 octobre. A subi l'amputation de la cuisse gauche.

Chef de bataillon CLAIRON, 43^e d'infanterie : au cours d'une patrouille a lutté héroïquement à deux reprises contre de nombreux ennemis qui l'entouraient. En a tué ou blessé plusieurs. A reçu trois coups de baïonnette, trois balles et, enfin, a été projeté à terre par l'explosion d'un obus qui lui a causé deux nouvelles blessures. Laissez pour mort sur le terrain, a réussi le lendemain à se traîner jusqu'à une ambulance distante de plusieurs kilomètres.

Chef de bataillon LEVEQUE, 26^e d'infanterie : bon sujet, s'est bien comporté au feu, très méritant. Blessé le 14 septembre 1914, a été amputé de la cuisse droite.

Chef de bataillon MASSIAS, 325^e d'infanterie : très bon soldat. A été grièvement blessé et a été amputé du bras droit.

Chef de bataillon CANDAU, 83^e d'infanterie : excellent soldat qui s'est très bien conduit dans tous les combats. A été grièvement blessé et amputé du bras droit.

Chef de bataillon MIALLAND, 30^e bataillon de chasseurs alpins : grièvement blessé dans la nuit du 24 au 25 décembre 1914, au cours d'une violente attaque en se portant, sans hésiter, avec son escouade par l'ennemi. A été amputé du bras droit.

Chef de bataillon LOMBARD, 72^e d'infanterie : étant sentinel dans une tranchée, a été grièvement blessé à la cuisse droite.

Chef de bataillon GUIGNARD, 5^e d'infanterie : bon caporal, qui s'est montré plein d'entrain et d'énergie au cours des combats du mois d'août et du commencement de septembre. Blessé à la tête au cours de l'attaque de nuit du 26 septembre, a perdu complètement l'œil gauche.

Chef de bataillon FORTUNÉ, 23^e d'infanterie : s'est bien conduit au cours de la campagne. A été grièvement blessé au combat du 17 septembre 1914. A perdu l'œil gauche.

Chef de bataillon DIDIOT, 25^e d'artillerie : a été grièvement blessé au combat du 4 septembre 1914 en entraînant les hommes de son escouade à l'attaque d'une lisière de bois fortement occupée par l'ennemi. A été amputé de la cuisse gauche.

Chef de bataillon DECHARME, 25^e d'artillerie : très belle attitude au feu dans tous les combats auxquels il a pris part. A donné au personnel sous ses ordres l'exemple de l'énergie et de la vaillance. Aux attaques récentes, a organisé et occupé deux emplacements de batterie dans une situation particulièrement délicate et a su y maintenir sous le feu, à 1,200 mètres des mitrailleuses ennemis.

Chef de bataillon HUMBERT, 157^e d'infanterie : a brillamment enlevé sa section à l'attaque des tranchées allemandes. A eu pendant l'attaque du 5 avril une main traversée par une balle, est resté à son poste et ne s'est fait panser qu'à l'issue de l'affaire. Déjà blessé en aout.

Chef de bataillon PHULPIN, 275^e d'infanterie : a, le 6 avril, brillamment enlevé sa compagnie hors de la tranchée, à l'attaque d'un redan allemand, et est tombé atteint de trois blessures.

Chef de bataillon BERNARD, état-major d'une brigade. (Actuellement capitaine) : a fait preuve depuis le début des opérations de beaucoup de zèle, d'entraînement et de bonne humeur, toujours prêt à marcher et à remplir les missions les plus difficiles et les plus périlleuses. Le 25 aout, notamment, a été grièvement blessé en accomplissant un service de liaison auprès du général commandant sa division et malgré sa blessure a poursuivi l'accomplissement de sa mission.

Chef de bataillon GIOR, 157^e d'infanterie : déjà blessé en aout dernier. A brillamment enlevé sa section à l'attaque d'une tranchée allemande le 5 avril ; a été grièvement blessé au combat du 28 aout 1914. A perdu l'œil gauche.

Chef de bataillon DIDIOT, 25^e d'artillerie : a montré une énergie superbe sous le feu pendant les combats du début de la campagne. Grièvement blessé le 6 septembre et revenu sur le front, a occupé une position importante fréquemment battue par le feu de l'artillerie ennemie, et exécuté des tirs d'une efficacité remarquable.

Chef de bataillon BARRE, état-major particulier du corps d'armée : officier de vaillance. A été grièvement blessé au combat du 17 septembre 1914. A perdu l'œil gauche.

Chef de bataillon CAPELLE, 28^e d'infanterie : s'est bien conduit au cours de la campagne. Grièvement blessé le 6 septembre et revenu sur le front, a occupé une position importante fréquemment battue par le feu de l'artillerie ennemie, et exécuté des tirs d

cassa une jambe et lui fit une vingtaine de blessures dans les autres parties du corps. A montré un bel exemple d'énergie en disant à ses camarades : « Je suis peut-être fichu, mais si je n'ai besoin que d'une jambe de bois, je reviendrais à ma mitrailleuse. » Avait été blessé une première fois antérieurement.

Maitre pointeur POINT-DUMONT, 54^e d'artillerie : a fait preuve du plus grand courage en assurant avec calme et sang-froid le service de sa pièce sous un feu violent et bien réglé de l'artillerie ennemie, et a été grièvement blessé à son poste de combat. A subi l'amputation de la jambe droite.

Maitre pointeur FLOUCAUD, 54^e d'artillerie : a fait preuve du plus grand courage en assurant avec calme et sang-froid le service de sa pièce sous un feu violent et bien réglé de l'artillerie ennemie et a été grièvement blessé à son poste de combat.

Soldat PALAIN, 122^e d'infanterie : blessé une première fois et revenu sur le front. Au moment où son bataillon allait sortir de la tranchée pour se porter à l'attaque, a saisi entre ses mains une bombe lancée par l'ennemi pour la rejeter à l'extérieur de la tranchée. A été grièvement blessé par l'explosion de la bombe et a subi avec un courage héroïque l'amputation des deux jambes.

Adjudant LETERON, 161^e d'infanterie : toujours au premier rang, donnant les plus beaux exemples. Le 21 mars, a contre-attaqué de lui-même en tête de quelques hommes. Le 28 mars 1915, a reconstruit huit fois de suite, sous un feu des plus violents, un barrage à moins de 5 mètres d'un barrage allemand, communiquant par son exemple, son ardeur à tous ses subordonnés et permettant, grâce à son énergie, de conserver le terrain gagné.

Adjudant-chef PIQUET, 161^e d'infanterie : chef d'une section de mitrailleuses, s'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son audace, son courage et son énergie. Le 22 mars, a pu, grâce à son sang-froid, arrêter par le feu de ses mitrailleuses une attaque allemande préparée par un gros bombardement et a infligé à l'ennemi des pertes considérables.

Sergent BOURLARD, 161^e d'infanterie : après s'être déjà brillamment comporté lors de l'affaire du 29 janvier, s'est de nouveau distingué au cours des attaques du 26 mars où, par deux fois, il a franchi le premier, en tête des grenadiers de sa section, le parapet des tranchées pour lancer des grenades à l'ennemi, faisant preuve d'une énergie et d'une bravoure remarquables.

Sergent BERDOY, 27^e d'infanterie : bon sous-officier de l'armée territoriale venu au régiment le 10 décembre, s'est montré en toutes circonstances très énergique. A été très grièvement blessé le 13 mars 1915.

Caporal BESSIERE, 269^e d'infanterie : brave caporal mitrailleur, blessé de deux balles dans la tranchée en surveillant le tir de sa pièce.

Adjudant CRAYSSAC, 7^e bataillon de chasseurs à pied : le 23 mars, a très brillamment entraîné sa section vers les tranchées ennemis, sous un feu violent. A été blessé grièvement (2^e blessure).

Sergent VACHIER, 7^e bataillon de chasseurs : excellent sous-officier, très brave et très modeste. Chef de patrouille parfait. Toujours au poste dangereux. A été blessé en se lançant le premier à l'attaque d'une tranchée.

Sergent MANGIN, 152^e d'infanterie : après la disparition de son lieutenant, a pris le commandement de la section dans une situation difficile, a rempli sa tâche avec beaucoup d'énergie ; a pendant la nuit résisté avec succès à plusieurs contre-attaques.

Caporal infirmier VALLANCE, 152^e d'infanterie : a assisté à tous les engagements de sa compagnie. L'artout a fait preuve du dévouement le plus complet et le plus admirable en allant chercher les blessés sur la ligne de feu avec le plus beau courage.

Sergent ROBINET, 152^e d'infanterie : a héroïquement entraîné sa demi-section à l'assaut d'une tranchée allemande solidement fortifiée, a pris le commandement de la section lorsque son chef est tombé et a reçu 16 blessures dans le réseau de fils de fer.

Soldat DUVERNOY, 152^e d'infanterie : étant désigné comme lanceur de grenades, s'est courageusement porté jusqu'à la tranchée ennemie, a reçu un coup de baïonnette dans

le bras. A trouvé quand même moyen de tuer son adversaire à bout portant et a continué à combattre.

Soldat CHARLOT, 152^e d'infanterie : s'est offert avec plusieurs de ses camarades pour pratiquer des trouées dans un réseau de fils de fer ; a exécuté sa mission sous un feu des plus violents, et s'est offert de nouveau le soir pour aller chercher son lieutenant tombé dans le réseau.

Soldat PARMENTIER, 152^e d'infanterie : a pénétré le premier dans une tranchée ennemie, a blessé trois soldats allemands et par son exemple à entraîné toute sa section.

Soldat BORNOT, 349^e d'infanterie : bon et courageux soldat, blessé le 21 septembre 1914 au cours d'un engagement pendant lequel il s'était fait remarquer par sa belle attitude au feu. A subi l'ablation de l'œil gauche.

Soldat CIMETIERE, 349^e d'infanterie : très bon soldat, qui, le 10 septembre 1914, au cours de l'engagement pendant lequel il fut blessé, s'est fait remarquer par sa bravoure et par la façon dont il s'est efforcé, sous un violent bombardement, d'entretenir la bonne humeur et l'entrain de ses camarades. A subi l'amputation de la cuisse gauche.

Soldat GENISSON, 349^e d'infanterie : bon et courageux soldat. A été grièvement blessé le 23 août 1914 ; a subi l'amputation du bras droit.

Soldat BONNEVILLE, 333^e d'infanterie : le 28 août 1914, était à son poste de combat au moment où il a été blessé. A fait preuve de beaucoup de courage et d'énergie. A perdu l'œil droit.

Soldat FILLAUD, 333^e d'infanterie : le 28 août 1914, a été blessé à côté de son lieutenant qui a été tué. Malgré sa blessure, a continué à se battre et n'a rejoint l'ambulance que fort affaibli par la perte de son sang. A été amputé du bras gauche.

Soldat DUMONT, 333^e d'infanterie : le 30 août 1914, s'est trouvé avec l'échelon des mitrailleuses sous un feu d'artillerie très violent ; grièvement blessé au bras droit, a été amputé.

Soldat GROLEZIAT, 333^e d'infanterie : le 28 août 1914, se trouvait dans un fossé avec sa section en position sous une violente rafale d'artillerie. Atteint d'un éclat d'obus à la tête, a montré un courage et une énergie remarquables. A perdu l'œil droit.

Soldat MIGUET, 333^e d'infanterie : le 25 août 1914, la compagnie étant en soutien d'artillerie et toute la journée sous un feu violent de l'artillerie ennemie, a été blessé à l'œil par un shrapnell. Très courageusement s'est dirigé seul sur le poste de secours. A perdu l'œil gauche.

Soldat GUICHON, 358^e d'infanterie : bon soldat, a été blessé le 23 août par un éclat d'obus. A été amputé du bras droit.

Soldat ROUX, 358^e d'infanterie : bon soldat, a été blessé le 18 février, dans une reconnaissance effectuée par sa compagnie. A eu le bras et l'épaule traversée par une balle. A été amputé du bras droit.

Sergent DEBAUGE, 36^e d'infanterie coloniale : blessé grièvement le 30 août, en chargeant à la baïonnette avec un petit groupe d'hommes contre un ennemi supérieur en nombre ; a dû subir l'amputation du bras droit.

Soldat PICHON, 36^e d'infanterie coloniale : malade le 25 août, a refusé de se présenter à la visite, bien que son capitaine le lui eût conseillé, voulant, a-t-il dit, aller au combat. A été blessé grièvement à 150 mètres de la ligne allemande, au cours de l'attaque prononcée par son bataillon (blessure ayant entraîné la perte de l'œil droit).

Soldat SEVRET, 36^e d'infanterie coloniale : a été atteint d'une blessure grave (ayant entraîné la perte du bras gauche) en se portant bravement le 25 août à l'attaque d'une briqueterie occupée par les Allemands. Très bon soldat.

Caporal DREVON, 222^e d'infanterie : au combat du 30 août a été grièvement blessé en entraînant ses hommes à l'assaut sous un feu très violent. Amputé du bras gauche à la suite de sa blessure.

Soldat GALLOIS, 282^e d'infanterie : au combat du 30 août, a été blessé grièvement au bras droit au moment où il se portait courageusement à l'assaut des tranchées ennemis. Amputé à la suite de ses blessures.

Soldat GUIGUET, 222^e d'infanterie : le 10 novembre, étant agent de liaison auprès de son chef de bataillon, a été blessé grièvement au visage d'un éclat d'obus en portant des or-

dres. Malgré sa blessure est parvenu dans la nuit à rejoindre nos lignes, en traversant un village occupé par l'ennemi. Avait déjà fait preuve en plusieurs circonstances de la plus grande bravoure. A perdu l'œil gauche à la suite de sa blessure.

Caporal TURC, 29^e d'infanterie : blessé et revenu au front, se fait remarquer par son courage, participe volontairement à toutes les patrouilles, donne à tous l'exemple d'une rare intérêt. Dans une embuscade de nuit le 30 mars, s'est précipité sur les soldats ennemis, avec deux hommes de son escouade, a fait deux prisonniers et mis les autres en fuite.

Chasseur MONTAGNE, 50^e bataillon de chasseurs à pied : a été blessé de deux balles le 13 décembre 1914 et a dû être amputé de la cuisse droite. Chasseur intrépide et courageux.

Sergent GIRARD, 13^e bataillon alpin de chasseurs à pied : sous-officier d'une énergie et d'une bravoure à toute épreuve. Le 17 mars, a brillamment conduit sa demi-section à l'assaut d'une tranchée allemande, s'y est maintenu avec quelques hommes et ne l'a quittée que grièvement blessé, après que tous ces hommes ont été mis hors de combat.

Caporal COUTIER, 152^e d'infanterie : s'est élancé avec la plus grande bravoure à l'assaut d'un fortin ennemi. Ayant eu le bras droit traversé par une balle, a continué à entraîner sa demi section. Terrassé par la douleur, est tombé en criant : « En avant ! »

Chasseur LANORE, 29^e bataillon de chasseurs alpins : blessé grièvement le 19 août 1914 en se portant courageusement et un des premiers à l'attaque. A été amputé de la cuisse droite.

Chasseur MASSON, 30^e bataillon de chasseurs alpins : a été atteint, le 14 septembre 1914, de cinq blessures en se portant résolument à l'attaque. A perdu un œil.

Chasseur COITIE, 30^e bataillon de chasseurs alpins : dans la nuit du 24 au 25 décembre 1914 faisait partie d'une section violemment attaquée par l'ennemi. S'est signalé par sa ferme attitude. A été blessé grièvement et amputé d'un bras.

Chasseur GARDET, 30^e bataillon de chasseurs alpins : blessé grièvement dans la nuit du 24 au 25 décembre 1914, en se portant rapidement et à découvert au secours d'un poste violemment attaqué. A perdu un œil.

Sergent LE CAMP, 118^e d'infanterie : s'est porté courageusement le premier à l'assaut d'un entonnoir créé le 18 mars par une explosion de mine. A, malgré les balles et les bombes, organisé la défense de cet entonnoir en se couchant sur le dos pour placer des sacs à terre qui ont permis de commencer un travail de sape. A été blessé le 8 septembre 1914.

Adjudant PRIGENT, 118^e d'infanterie : le 21 mars, s'est porté le premier en avant après l'explosion d'une mine, a occupé avec quelques volontaires la lèvre de l'entonnoir et a dirigé l'organisation défensive sous un feu violent d'infanterie et sous les bombes. S'est déjà distingué le 22 août. Sous-officier très brave qui a montré en toutes circonstances un courage remarquable.

Soldat PEYRARD, 86^e d'infanterie : atteint le 22 septembre 1914 d'un éclat d'obus qui lui fractura la jambe gauche, au moment où il emportait un de ses camarades grièvement blessé. A été amputé de la cuisse gauche.

Soldat POMEROL, 86^e d'infanterie : atteint le 14 août 1914 d'un éclat d'obus qui lui a cassé le bras gauche, blessure ayant entraîné l'amputation du bras gauche.

Soldat ALIBERT, 32^e d'infanterie : bon soldat, toujours prêt à faire tout son devoir, a été grièvement blessé le 20 septembre 1914, a perdu l'œil gauche.

Soldat FAUGERON, 321^e d'infanterie : très bon soldat, a été grièvement blessé le 15 septembre 1914 en se portant à l'attaque d'une tranchée ennemie. A été amputé de la cuisse droite.

Soldat MAUCHAUSSAT, 321^e d'infanterie : bon soldat, a été grièvement blessé le 12 novembre 1914. A été amputé du bras gauche. **Caporal NURIT**, 321^e d'infanterie : très bon caporal, toujours prêt à marcher. A été blessé à la cuisse droite le 13 septembre 1914 en se portant à l'attaque. A été amputé.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.